



L'exploration saharienne de Félix Dubois en 1907

Jean-Loïc Le Quellec

► To cite this version:

Jean-Loïc Le Quellec. L'exploration saharienne de Félix Dubois en 1907. Les Cahiers de l'AARS, 2008, 12, pp.161-189. halshs-00696126

HAL Id: halshs-00696126

<https://shs.hal.science/halshs-00696126>

Submitted on 10 May 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'exploration saharienne de Félix Dubois en 1907

Jean-Loïc Le Quellec *

En 1907, Félix Dubois a monté une expédition saharienne qui lui a permis d'effectuer d'abondantes découvertes archéologiques en Ahaggar, notamment le premier char schématique jamais signalé au Sahara, mais aussi nombre de peintures et gravures rupestres, ainsi que des monuments funéraires (certains fouillés par ses soins). Dubois n'ayant jamais publié ses résultats, son travail est resté méconnu.

In 1907, Félix Dubois organised a Saharan expedition which enabled him to make numerous archaeological discoveries in Ahaggar, in particular the first schematic chariot ever to be reported in the Sahara, but also many rock paintings and engravings, as well as funerary monuments (some of which he excavated himself). As Dubois never published his results, his work has remained unrecognised.

Félix Dubois (Fig. 1) est un explorateur fort méconnu pour ce qui concerne son aventure saharienne, et dont les notes, photographies et carnets de voyages sont désormais conservés aux Archives Départementales des Deux-Sèvres à Niort. Ce fonds se compose essentiellement de cinq carnets manuscrits, du premier jet d'un récit de voyage qu'il ne termina jamais, de deux carnets de tirages photographiques, d'une série de pellicules et de plusieurs boîtes de clichés sur plaque de verre, le tout non complètement inventorié. Les citations qui suivent sont extraites du « récit de voyage » (abrégé désormais en RV) et des « carnets » manuscrits, qui seront appelés dans le texte par leur numéro respectif sous la forme C1, C2, etc.

Bénéficiant de l'appui de plusieurs ministères (des colonies, des affaires étrangères et de l'instruction publique), des gouvernements généraux de l'Algérie et de l'Afrique occidentale, du Comité de l'Afrique française, de la Société de Géographie et de la Société de Géographie commerciale, Félix Dubois avait pour mission d'étudier la vie des habitants du Sahara, ainsi que son « état économique », principalement pour « faire une étude générale sur la situation actuelle au Sahara », et plus particulièrement chercher à savoir s'il était possible « d'établir des contacts commerciaux réguliers entre l'Algérie et le Soudan » (*La Quinzaine coloniale*, 1907 : 390, 1908 : 241). Parti à chameau de Biskra le 9 avril 1907, il gagna Touggourt le 11 avril, Ouargla le 17, El-Goléa le 6 mai, avant de se rendre au pâturage de Meguiden puis au Gourara et au Grand Erg Occidental. Après avoir rencontré le général Laperrine à Taghouzi, il se rendit le 11 juin à Adrar, chef-lieu du Touat, séjourna aux oasis et laissa In Salah le 29 juillet, puis rencontra le Père de Foucauld à Tamanghasset en octobre

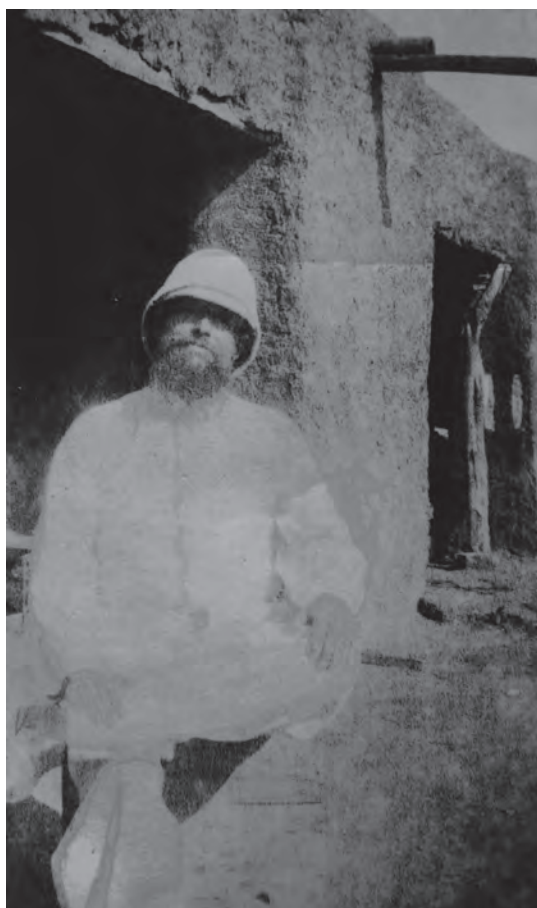


Fig. 1. Félix Dubois lors de son arrivée à Tombouctou. Sauf indication contraire, toutes les photographies illustrant cet article sont de Félix Dubois lui-même.

1907. C'est de là qu'il écrit à un ami : « Voilà deux mois que je suis dans les montagnes, et je ne sais quand j'en sortirai, tant j'y trouve des choses intéressantes, inattendues, passionnantes... Très pittoresque, le pays ! Et avec cela, de la société ! Demain, je vais passer huit jours dans le campement du roi des Hoggars, tout seul avec mon domestique — premier Européen auquel les Touaregs ouvrent ainsi leur intimité » (Cité dans le journal *Gil Blas* du 31 janvier 1908).

(*) Directeur de recherche au CNRS, chercheur à L'IFAS (Johannesburg) rupes@club.fr

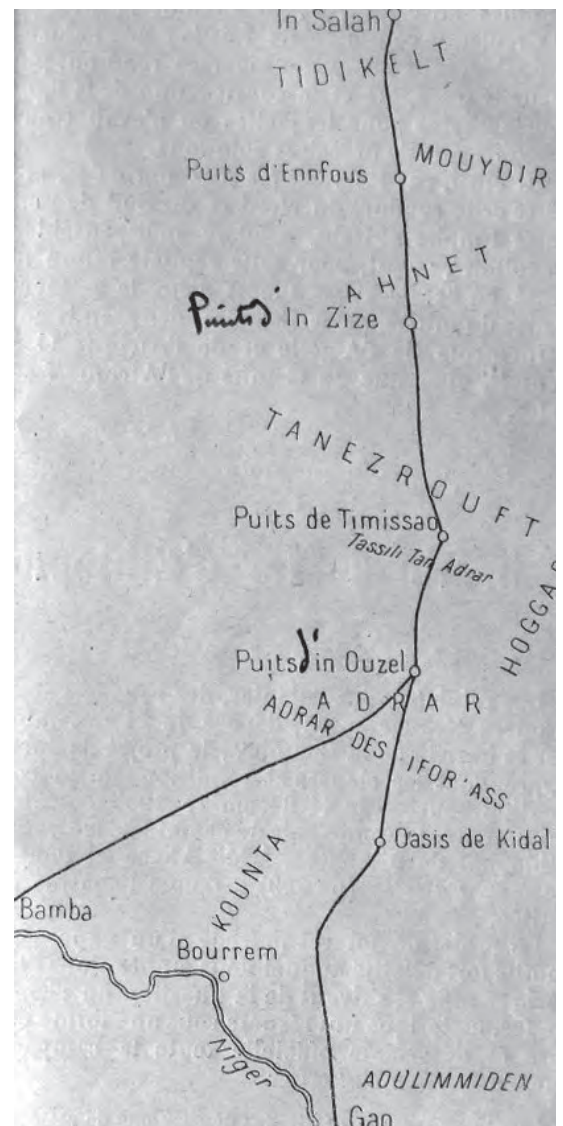
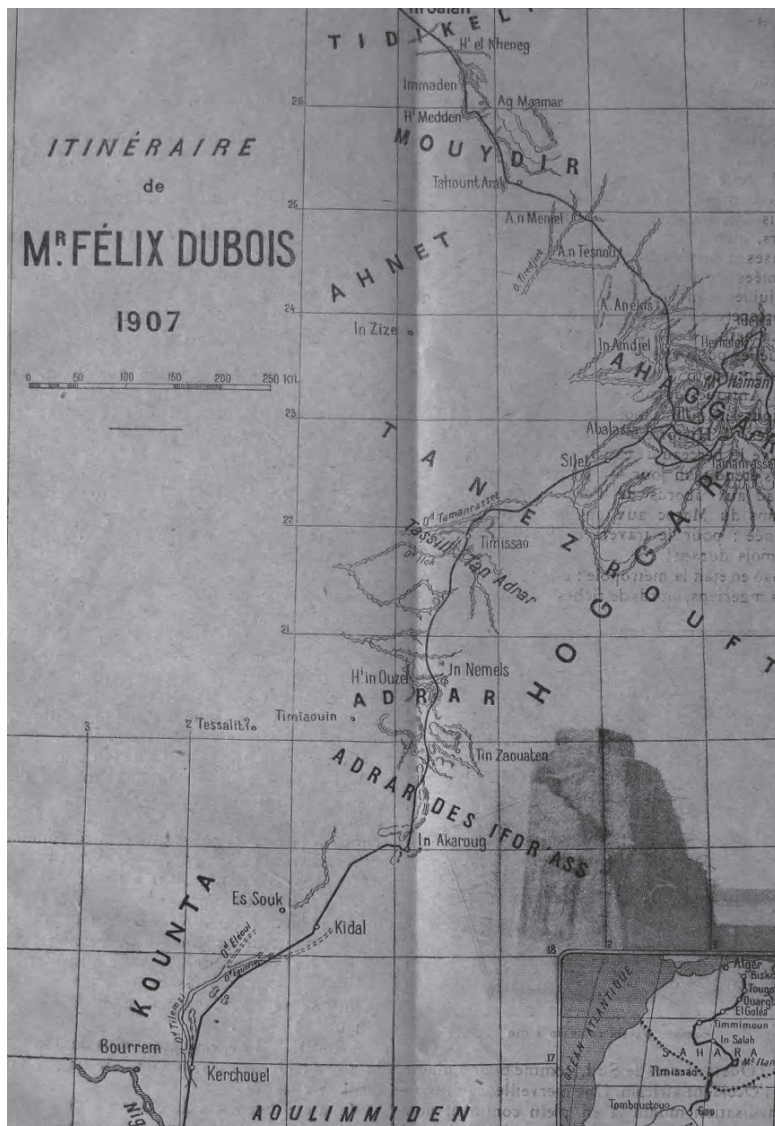


Fig. 2-3. Itinéraire de la mission Félix Dubois.

Ensuite, il passa à Idèles, Silet, Timissao et I-n-Ouzel (dernier point d'eau avant la traversée de la Tanezrouft), pour arriver à Gao le 8 décembre. De là, il remonta le Niger et parvint à Tombouctou le 18 décembre, avant de rentrer en France par le Sénégal¹ (Fig. 2 et 3).

Félix Dubois rapporte que, durant la partie saharienne de son voyage, il commençait ses journées par un footing entre cinq et six heures du matin, puis, lorsqu'il lui fallait se déplacer, il grimpait sur son chameau, qu'il avait surnommé son « bureau » :

« Je grimpe à mon bureau alias sur mon mehari. Je griffonne des notes. Je lis. J'allume une cigarette ou la gourde donne un coup. De temps en temps, assurément, le sol du bureau me manque sous les pieds; les mouches agacent l'animal et il vient frotter son museau, ou bien il voit une touffe particulièrement tentante et, tirant sur les rênes, il broute si bien que [j'ai] les pieds dans le vide. Vers 10 heures on commence à avoir envie de quitter le bureau. Mais le moyen? Il fait trop chaud pour marcher. Alors on passe son temps à tirer sa

montre pour savoir si l'heure de la halte et du déjeuner approche. Mais voici l'heure: les deux pieds trépillant sur le plancher du bureau, je veux dire sur le cou du méhari. Ceci s'accompagne de br, br, br. On tend la bride lâche, et le bureau s'accroupit pour ne plus bouger et attendre la fin du déjeuner. » (C1 : 45-46).

Lors des déplacements d'un site à l'autre il trouve les journées bien longues: « Je montai le premier jour 7 heures consécutives, et 6 jours de suite 9 heures en me mettant en route. Au bout de 10 jours j'y restai 11 heures sans trop fatiguer, sauf 3/4 d'heure pour déjeuner. » (C1 : 46). Pourtant, il ne se plaint pas, et il prend même rapidement goût à cette vie : « J'ai été nomade. J'ai vécu sous la tente des mois durant. J'ai eu des chameaux. Eh bien, c'est merveilleux! [...] Devant des sites qui vous plaisent, s'arrêter, rêver, penser à ailleurs les yeux fixés sur un cadre qui vous ravit. Puis, dès que la lassitude va vous prendre, embrasser, graver encore une fois dans son œil, le site qui vous arrête, charger ses chameaux et chercher un cadre nouveau, séducteur à ses pensées. » (C1 : 63).

1. *La Quinzaine coloniale*, 1908 : 241-242; et Terrier 1907 : 425

Dans ses carnets, il mentionne de nombreux toponymes, mais comme il ne parlait pas la tamahaq, et que son système de transcription est souvent approximatif, il est souvent difficile de localiser ses haltes ou ses découvertes. Ainsi de la « Gara Tilkkine », qu'il n'a pas été possible de localiser. Tilkin veut dire « les poux », mais l'usage de ce nom en toponymie n'est pas suprenant puisqu'en Immidir se trouve un « col des poux »: Téhé-ta-n-Tilkin.

Un autre toponyme énigmatique est celui d'Illaman Kevel, où le second terme résiste à l'interprétation; mais Ilâman (𐤀𐤋𐤌𐤎) est le nom d'un célèbre sommet de l'Ahaggar et aussi celui d'un oued important descendant de l'Atakor et prenant le nom de Tit en aval (Foucauld 1940: 152).

Le « village d'Erafat » désigne vraisemblablement celui d'Hêrhafek (𐤀𐤋𐤎𐤏𐤔) non loin duquel se trouvent des gravures (Foucauld 1940: 114). L'oued « Illel » ne saurait être que la vallée Elel (𐤀𐤋𐤌𐤎 « laurier-rose »), qui descend en versant nord-ouest de l'Asekrem, et qui comporte également des gravures (Foucauld 1940: 151).

L'oued « Tahasse », lui, ne peut guère être que la vallée de Tâhâsa (𐤀𐤋𐤎𐤏𐤔), située au nord de l'Asekrem, aussi avec des gravures. L'oued « Tarananet » doit sans doute correspondre à la vallée de Terhenânet (𐤀𐤋𐤎𐤏𐤔) qui porte le nom d'Asouf Mellen sur une partie de sa longueur (Foucauld 1940: 208). Aguenta n'est autre que l'Aganar (𐤀𐤋𐤎) du Père de Foucauld (Foucauld 1940: 77), dont des gravures ont été publiés dans la littérature sous le nom d'Agennar. Dubois cite fréquemment I-n-Belrem, que le Père de Foucauld mentionne sous le nom d'I-n-Belgen (𐤀𐤋𐤎𐤏𐤔) « Un des mottes », et qui est une « vallée, [un] point d'eau ainsi nommé à cause des blocs pétrifiés voisins du point d'eau » (Foucauld 1940: 8).

Par contre, Tâhat (𐤀𐤋𐤎𐤏𐤔), plus haut sommet de l'Algérie, dans l'Atakor, est correctement noté (Foucauld 1940: 94), de même qu'Asouf Mellen (sfmln « la Vallée blanche ») (Foucauld, 1940: 238), Outoul (𐤀𐤋𐤎 « enroulement ») (Foucauld 1940: 256) et I-n-Dalag (𐤀𐤋𐤎𐤏𐤔) (Foucauld 1940: 27), grand oued descendant en versant sud de l'Atakor et dont un affluent comporte des gravures de chars. À Azekka-n-Akkar (𐤀𐤋𐤎𐤏𐤔 « tombe d'Akar ») enfin, Dubois signale un grand tombeau circulaire qui ne peut être que l'important tumulus situé près de l'Asekrem et dont la tradition dit qu'il serait le tombeau du roi païen légendaire Akkar.

Premières peintures

Au cours de son périple, Félix Dubois eut la surprise de tomber sur les premières peintures rupestres jamais signalées au Sahara central, où l'on n'avait repéré avant lui que des gravures. Il raconte ici comment cette découverte, effectuée à Tit, fut entièrement due au hasard:

« J'avais pour ami de compagnie, là haut à distance respectueuse, un énorme lézard, long d'une coudée [*« amaterter »* a été ajouté ultérieurement en marge par l'auteur, au crayon, pour préciser le nom touareg de l'agame], dont les allées et venues m'intéressaient énormément, moins pour les fourmis argentées et les minuscules araignées dont il me débarrassait bénévolement que pour sa robe colorée. Le corps et les pattes étaient d'un beau bleu doux, comme la Koudia qui se profile à l'horizon; l'épine dorsale se marquait au rouge, et sa grosse tête se montrait ivoire. Plus loin, des moindres, des jeunes sans doute, se montraient au contraire avec la tête lapis, l'échine orange, et l'appendice tout ivoire. Je le voyais à l'habitude disparaître sous une énorme roche silhouettée lourdement en pomme de terre, de celles oblongues qui sont dites "de Hollande". Pour fantaisie me vint de voir son logis. M'étant approché, je m'aperçus que la pomme de terre, le rocher, était comme creusée en dessous par quelque ver blanc aux papilles d'acier. Elle présentait un long évidé formant couloir, lequel se fermait en cul de sac. La lumière y pénétrait, réverbérée par une fente irrégulière au niveau du sol. Malgré le jour tombant, je distinguai pourtant sur les parois de singulières taches rouges, noires et blanches. Dès la première vue elles ne me parurent nullement le fait de la rouille du temps sur la pierre: elles se plaquaient avec une certaine symétrie. Je ne tardai pas à reconnaître qu'il s'agissait de peintures. Jugez de ma surprise, de ma stupéfaction et finalement de mon doute. De la peinture au Sahara? Qu'était-ce cela? Si les gravures rupestres ne m'étaient pas inconnues, jamais, en revanche, quelqu'un n'avait encore signalé l'existence de fresques. Comment? Les gens du mastodonte, ces peuples de la préhistoire, auraient cultivé le pinceau également? » (RV: 43-44).

Persuadé d'avoir mis la main sur quelque chose d'important, il regrette de voir que les images qu'il vient de repérer sont assez peu lisibles, et décide de les nettoyer:

« Par exemple, et bien naturellement si elle venait de ces temps lointains, ma peinture manquait de fraîcheur ! Elle avait besoin d'être sérieusement rafraîchie, débarrassée de la patine des siècles. Par malheur, je n'étais pas plus outillé, maintenant, pour revivifier des fresques que naguère pour opérer des fouilles. Il était plus aisé néanmoins de s'ingénier à

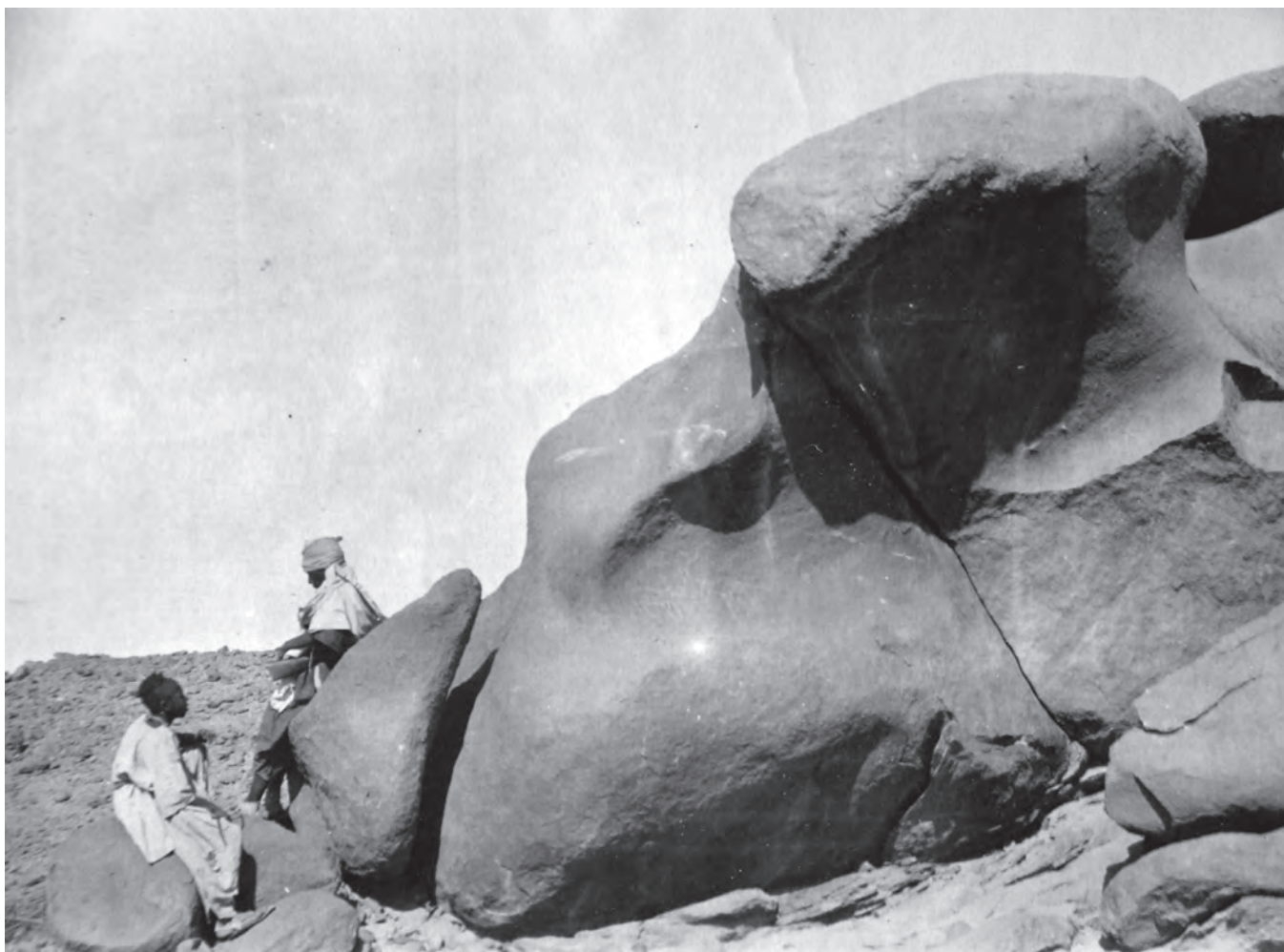


Fig. 4. Le type de rocher que Dubois comparait à une « pomme de terre historiée. »

créer un outillage de restauration de tableaux qu'un matériel de terrassier. Et puis pas d'eau purgative ici. J'avais une grande gouge de tub, un lot de brosses à dents, des mouchoirs, une lampe — de quoi faire bien des choses. Une lutte épique commença contre la pomme de terre historiée (Fig. 4). Éponge, brosses à dents, mouchoirs donnèrent l'assaut tour à tour, et tour à tour succombèrent. Mais victoire me resta finalement. Au jour le jour, je tirai les feskues de leurs nimbes: chaque matin j'allai constater les progrès, tel un médecin auprès d'un malade. Chaque matin m'apportait quelque surprise. Il fallut me faire toute une éducation de l'œil, de la vue. Mon gros ennemi fut la lumière. Déplacer le rocher il n'y fallait pas songer: il mesure quelque 10 m de long, 5 de large et 3 de hauteur. Le cadre d'une salle de bal... à Paris. De plus, il est placé dans je ne sais vraiment quel équilibre, sur la pente de la carapace. Allez donc déchiffrer quelque chose d'effacé... » (RV : 44).

Ce travail se poursuivit pendant plusieurs jours: « Chaque jour j'arrachai des parois une parcelle des rupestres qu'il retenait. Peinture, c'est pensée. Revivre cette pensée millénaire ! Quelle pensée allait surgir des parois de cette pierre ? » (RV : 45).

Il ne tarde pas à connaître la réponse: « Nos efforts s'étaient portés en premier lieu sur les taches rouges qui avaient fixé tout d'abord mon attention. Il s'agissait bien de deux quadrupèdes et de personnages, et réellement aussi de fresques, de véritables peintures, et non d'une quelconque peinture rouge. Un détail le dira: préalablement rendue unie du mieux que l'on pouvait (mais non pas lisse, hélas !) la pierre de la grotte avait été revêtue d'un enduit spécial qui se montre jaunâtre aujourd'hui. Des personnes et des bêtes y avaient alors été silhouettées en blanc, et finalement exécutées en rouge, lequel au naturel, aujourd'hui, est encore d'un beau carmin, mais qui sous l'éponge donne un pourpre superbe. [...] La pierre a souffert naturellement par essence, comme toutes les pierres d'ici. Elle s'est mieux comportée toutefois que les roches environnantes = [à cause de] l'émail de la peinture. Ainsi s'explique que dans un milieu délétère tout en décomposition, tandis que tout alentour les pierres se fendillent, éclatent, se couvrent de patine, cette fresque a pu arriver en un état relativement satisfaisant, dans ses grandes lignes tout au moins. Elle représente une symphonie rouge qui ne manque ni de mouvement ni de bizarrerie. Deux animaux, le mâle et la femelle, aux cornes effilées, l'un derrière l'autre, prêtent sans protester leur dos à des danses. Il y

a huit personnages. L'un est un peu en dehors, en l'air. Les sept autres se meuvent au-dessus de leur silhouette, les uns aux lignes rigides, court vêtus, semblent être des hommes, les autres aux robes tombantes, aux lignes onduleuses, paraissent des danseuses en rythme assez mouvementé. Les deux danseuses de l'extrême gauche paraissent vraiment danser une danse d'allégresse. Entre les cornes de la femelle se dresse une façon de monstre qui paraît montrer 4 jambes, 2 blanches et longues, deux plus courtes, rouges, aux pieds très marqués; il lui manque les bras et la tête, mais il semblerait que tout cela se trouvât sous une espèce de sac. C'est fort bizarre. La peinture est restée assez nette pourtant, mais impossible d'en tirer autre chose. » (RV : 46-47).

Sa première impression, jointe à des observations très justes, rend compte d'une expérience esthétique tout autant qu'elle s'appuie sur des rapprochements qui, aujourd'hui, paraîtraient particulièrement aventureux : « Par ailleurs la peinture a subi des injures, moins des hommes, je crois, que du temps, et aussi de quelques milliers de lézards chassant les araignées. Certains morceaux semblent tombés plutôt que mutilés à intention. L'endroit est si caché, tellement dissimulé, que les sévices de l'homme n'ont fait que peu de mal : aucune inscription touareg. Telles quelles, les grandes lignes nous restent, avec des morceaux par endroits qui sont tels qu'ils étaient au jour où l'artiste déposa son pinceau. Grâce au fond blanc préparatoire, on peut se guider quand le carmin a disparu. Dans les bons morceaux [les images] montrent une jolie finesse et une rare élégance de vérité. Il y a des lignes à la fois tanagréennes² et préraphaéliques. Tanagréennes pour les danseuses et préraphaéliques pour les hommes qui marquent pourtant assez fortement quelque chose de hiératique » (RV : 47).

Comparant ces peintures avec les gravures qu'il a déjà vues, il conclut à une plus grande finesse des premières : « Pour les animaux, c'est peint à la manière dont les rupestres gravaient : la belle silhouette, de si franche venue, au contour si sûr ; mais il y a un fini que ne connaissait pas la pierre : les pieds inachevés sur les rupestres sont très naturellement terminés et posés ; la fente du sabot est indiquée même, la queue se détache, le [...] se marque, l'œil est en noir et blanc » (RV : 47).

Les rupestres

Il apprécie réellement l'art rupestre, pour lequel il se prend de passion et, découvrant un jour, dans l'oued « In Belrem » (en réalité, nous l'avons vu, il s'agit d'I-n-Belgen) « de grandes plaques » portant diverses gravures (« éléphants, hippopotame — trouvés sur la même plaque —,

antilope et gazelle dans le même assemblage ») (C1 : 62), il confesse : « le fait est que le trait a du galbe, pour si simple qu'il soit [...] les silhouettes sont d'une justesse émerveillante avec proportions et tout [...] Le temps a fait ses ravages — des milliers d'années —, pourtant il a daigné laisser de merveilleux débris qui ravissent et qui, sous une patine véritable, montrent encore très nettement les gravures » (C1 : 61). Ailleurs, il se dit que, « à première pensée, on est tenté de croire que c'est passe-temps de bergers, œuvre d'amateurs en veine de fantaisie, etc. ». Mais cette idée s'efface bien vite « quand on pense à la peine, au temps, au talent ainsi déployé sur cette pierre, aux instruments primitifs dont on disposait pour graver, ce qui augmentait le temps... » (C4 : 56). Face à telle figure de « danseuse » examinée à Tit, il s'exclame : « quel joli mouvement de coude très haut, et au-dessous quelle longue et belle ligne de corps ! » (C3 : 67). Bref : « il semble bien que les auteurs des gravures soient tout l'opposé de ce que l'on présumait tout d'abord, c'est-à-dire des pâtres oisifs. C'étaient des spécialistes, des artistes » (C4 : 78).

Sa façon de décrire les fresques qu'il a découvertes témoigne de son admiration pour les artistes qui les ont exécutées : « Tout d'abord apparaît comme dans les contes de fées un beau jeune homme, le haut du corps, les bras et les jambes très élégants, blancs, dans le style un peu triangulaire des hommes de la fresque rouge. De surcroît la silhouette est jeune, élancée, toute longue, en haut de chausses rouge triangulaire, tel un page de notre Renaissance. Il est véritablement d'une jolie venue, bien campé, franchement tracé en des lignes très simples. Un examen plus attentif montre pourtant que le personnage est orné d'une barbe qui descend en un léger fouillis rouge sur la poitrine. Il tient ès mains, inclinée en manière de palladium, une longue perche laissant flotter au-dessus de ses genoux des choses [...] mouvantes marquées d'un frottis rouge — quelque chose de très long, de mouvant, d'inconsistant comme une perche enguirlandée. Sous des tons ivoirins se montre un taureau blanc. Mais voici de l'inattendu : le personnage plane sur sa croupe. Son encolure et ses bois [sic] l'encadrent sur la droite, et ce taureau semble lui faire un rempart de sa forte stature tandis qu'à ses pieds un second taureau, lui, semble de son œil noir le suivre avec complaisance, le favoriser, le protéger du regard. Un troisième animal blanc, plus petit que les précédents, semble d'un fond lointain s'avancer vers la perche enguirlandée. Ses intentions sont obscures du fait d'une malheureuse plaque noire qui zèbre son avant-train et sa tête — tache indélébile comme les traits carminés

2. Tanagréen : allusion au style des statuettes grecques — en particulier de danseuses — produites à Tanagra, ville de Béotie, entre le IV^e siècle avant et le III^e siècle après l'ère commune.

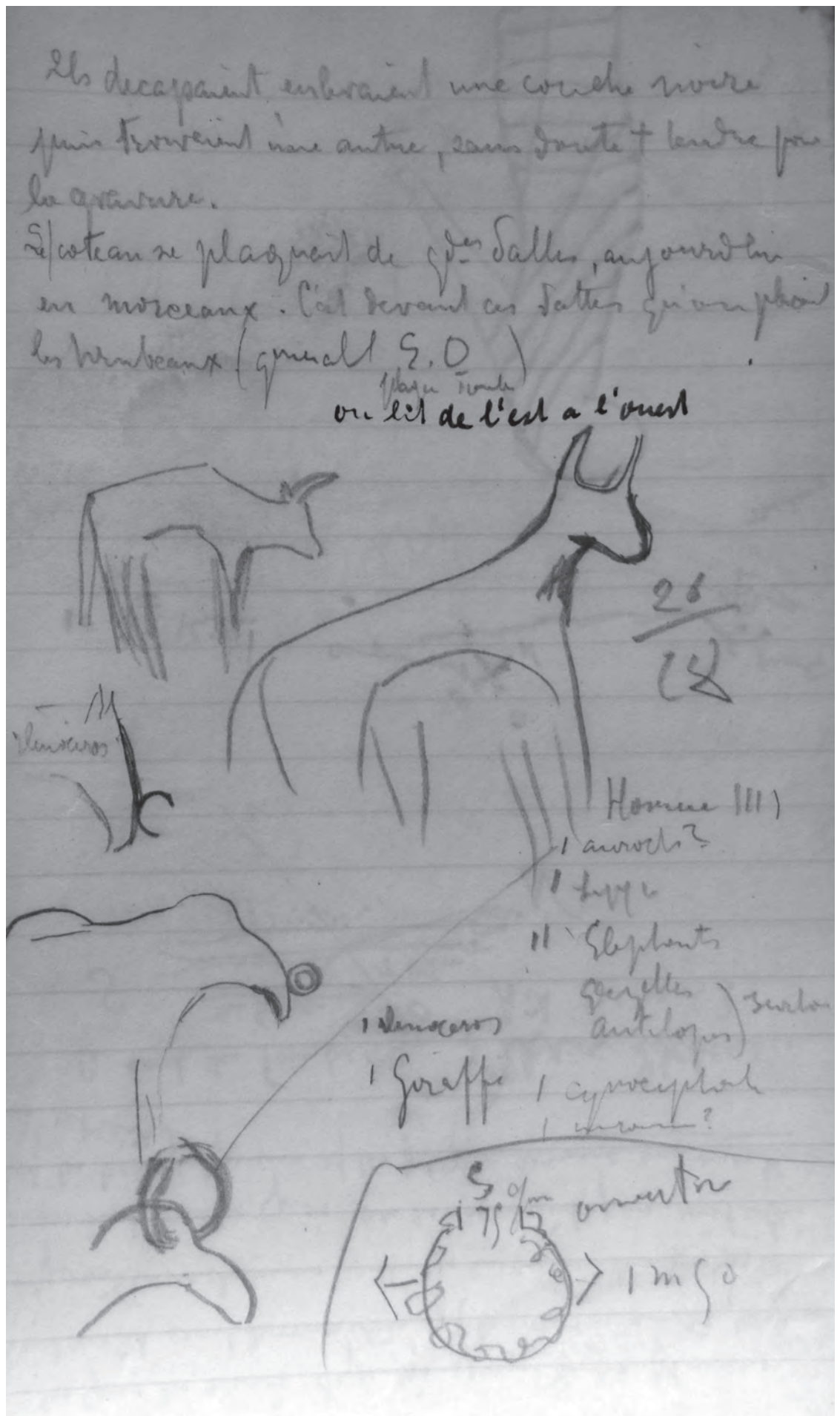


Fig. 4. Une des
 pages du premier
 carnet de Félix
 Dubois, comprenant
 des dessins de gra-
 vures à main levée,
 et le plan schéma-
 tique d'un monu-
 ment funéraire.



ou blancs, datant par conséquent de l'origine comme eux, incrustée par les siècles dans la pierre, et sur la nature de laquelle on ne sera fixé que plus tard. Oui, voici de l'inattendu : des taureaux ! Il n'en figure aucun dans les gravures rupestres. Cela s'explique. Le bœuf n'est pas de la faune africaine. C'est un immigré. Au reste, pour bien marquer, peut-être, qu'il est un nouveau venu, le peintre a dirigé à gauche sa tête et sa silhouette, non à droite comme les animaux peints ou gravés en pierre à travers le Sahara (cf. Fig. 5). Pas de confusion possible avec un buffle. C'est un bon bœuf pesant, à la silhouette lourde et placide. Sa queue, longue, se termine par un copieux effiloché. Le nouveau venu n'en est pas moins traité dans le style rupestre : ses contours sont tracés d'un trait sûr et précis avec toutes les lignes caractéristiques de l'animal. On sent un modèle bien connu du peintre. Les cornes sont d'un mouvement ravissant, et pour ne rien omettre, comme les deux bêtes rouges, il est fini de la tête aux pieds. Sûrement ce n'est pas l'œuvre d'Appelle, mais c'est de la peinture, de l'art, dans toute la force du mot, et non des peinturlurages de sauvages ou de primitifs » (RV : 49-50).

Dubois fut très surpris de trouver dans l'I-n-Belgen des gravures placées sur des dalles horizontales (Fig. 6, 7) : « J'avais pris l'habitude indigène de regarder très attentivement à terre en marchant. Ce fut avec une émotion intense que je

vis les premiers traits. C'était si inattendu que je crus d'abord à quelque fantaisie de la nature aidée du temps de la pluie, du sable graveur par le vent. Je ne m'attendais guère à trouver des rupestres par terre ! Je ne les cherchais que sur les rochers et depuis In Salah ç'avait été en vain » (C1 : 62). Observant ces images, il lance aussitôt en imagination tout un programme d'études comparatistes : « Pour étudier les rupestres il faut bien connaître le Soudan, ses peuples et leurs coutumes — car c'est au Soudan que se réfugièrent les rupestres lorsque leurs fleuves furent morts et désertés par les animaux qu'ils étaient accoutumés de chasser : ils les suivirent et on les retrouve au Soudan comme les rupestres » (C1 : 62). Son regard se tourne également vers la vallée du Nil, ainsi que l'avait déjà fait Barth bien avant lui en découvrant le fameux « Apollon Garamante », et il se promet de « rechercher s'il n'y a pas des types ethniques dans monuments égyptiens qui donnent l'image de Pheuls, Touaregs » (C3 : 91).

Il prend conscience des filtres culturels qui poussèrent les auteurs des images préhistoriques à surtout représenter des quadrupèdes : « Curieux, ni poissons, ni oiseaux, jusqu'à présent : c'est évidemment pas d'un assez grand poids. » (C1 : 74).

Rencontrant de nombreux tombeaux non accompagnés d'images ou d'inscriptions rupestres, il évoque, avant la lettre, les problèmes de taphonomie : « Foule de tom-

Fig. 5. Figure de boviné découverte par Félix Dubois. Selon une habitude qui eut malheureusement la vie longue, il a rubriqué les gravures à la craie.



Fig. 6. Certaines des gravures horizontales découvertes par Dubois.

beaux encore mais pas trouvé d'inscription. La pierre trop tendre (grès). La gravure, s'il y en a eu, n'a fait que hâter d'entamer la pierre, de la creuser, en creux, en camée : l'eau séjournait dans les creux du graveur et par les traits, par les lignes, la pierre laissait sauter en fragments les reliefs qui à la longue sont devenus du sable. J'expose cette raison de n'avoir pas trouvé de document certain parce que j'ai trouvé une pierre où se gravait en creux, en camée, une silhouette d'homme de style rupestre, mais en ombre chinoise, semblable à celle que je vis dans la première vallée » (C1 : 78).

Comme l'ont sans doute fait depuis tous les amateurs d'art rupestre, il se prend à rêver aux paysages qu'il traverse, en les imaginant tels qu'au temps où les animaux représentés sur les parois étaient bien vivants, et cette vision prend particulièrement corps lorsqu'il marche dans des zones relativement riches en végétation : « De temps en temps, un coin de la nature est resté là, ainsi qu'au temps où y paissaient les hippopotames et les éléphants.

Telle la gorge de Tahout n'Arak qui, à un passage resserré, offre l'aspect de jungle avec ses hauts roseaux, et pourrait abriter toute une troupe de pachydermes sans que le passant les y soupçonnât » (C1 : 88).

On l'imagine volontiers, au bivouac, conversant avec ses guides 'Othmân, Loucif Tilouît, Bahamou, Boudjéma, et Fantou dont le frère avait guidé Benhazéra. Il discutait certainement avec eux des découvertes du jour, et c'est peut-être après avoir remarqué une des scènes de chasse mentionnées dans ses carnets qu'il recueillit la tradition suivante, dont il nota l'essentiel : « Dans Adar [il s'agit de l'Adrar des Ifogâs] les fauves, lion : chasse au bouclier et à l'épée. 2 hommes. L'un tient le bouclier sur lequel s'élance le lion, y enfonce sa patte, pris comme dans un piège ; l'autre surgit et coupe le jarret du lion appuyé sur le bouclier. Dès qu'un lion s'est signalé par méfait, mange un chamelon, ou autre, on le suit à la trace ; arrivés à son repaire, les 2 hommes en position, derrière le bouclier attirent l'attention [du] lion et l'agacent en faisant [du] bruit en frappant sur [leur] bouclier. Quelques fois, des hommes renommés, notamment le futur amenokal des Iforas, vont tout seuls : témoignage d'un témoin oculaire, qui fut invité, déclina ; on lui dit qu'il n'aurait qu'à tenir les chameaux, le sien et celui du chasseur » (C4 : 47).

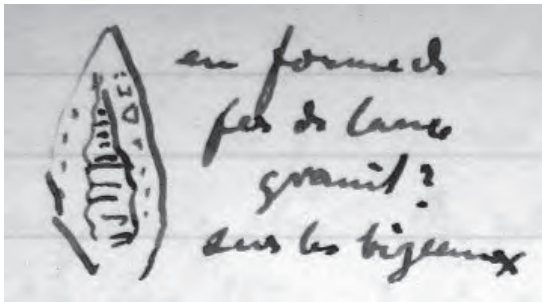
S'interrogeant sur le sens à donner à une série de cupules découvertes à Tit « sur haut d'une pierre à plat », il se demande si ces ponctuations ne pourraient pas représenter « le soleil, la lune, les étoiles », et note pour lui-même : « Voir carnet où Bahamou m'a montré comment les Touareg figuraient lune et soleil » (C4 : 60). Devant des cercles concentriques gravés, il mentionne que « Boudjéma observe que ça ressemble aux dessins des poteries » (C4 : 60).

Fig. 7. Photo rapprochée des gravures précédentes.



Les inscriptions

Dubois semble avoir noté fort peu d'inscriptions alphabétiques. Une page datée du 6 août mentionne à Hassi Meniet « de vieilles inscriptions Touaregs sur pierre en dessus du puits construit par nos soins dans le redir »³, mais le schéma qu'il donne ne permet que de reconnaître les trois caractères **OE**, situés semble-t-il à la fin de l'une de ces lignes (Fig. 8).



Désireux de comprendre les inscriptions en tifinagh, il constate bien vite combien ce peut être difficile : « On essaie à droite, on essaie à gauche [...] Dans les anciennes inscriptions en caractères tifinagh, souvent les mots arabes se mêlent au Touareg, c'est de la difficulté de les déchiffrer » (C2 : 93).

Il note cependant que nombre des textes déchiffrables concernent « surtout les femmes, l'amour », car « leur littérature n'est fixée que par la mémoire et rarement sur quelque rocher » (C3 : 101). Ce sont alors des inscriptions « récentes », c'est-à-dire, précise-t-il, n'ayant pas plus d'un siècle. Quant aux autres, « les vieilles qu'ils ne peuvent déchiffrer, les Touaregs les appellent écritures de Hamamellen, prétendant que ce sont l'œuvre des Imohars aussi, mais de langue assez différente de la leur, qu'ils ne comprennent plus » (C2 : 93).

De plus, « comme toute écriture, elle est l'objet de variations suivant la personne qui [l']emploie, sa science, son ignorance », sans compter que « l'alphabet, la grammaire, l'orthographe et même la langue sont peu fixes » (C2 : 93). Bref, il trouve que « leur écriture est incommode, car c'est tout une histoire pour lire même un mot. Pas de voyelles, et tous les mots à la queue leu leu, sans ponctuations. J'ai fait l'expérience, le même texte devant moi était lu de 2 manières par 2 interrogés, Bahamou et Achamou » (C3 : 101) — autant de difficultés qu'affrontent toujours actuellement les (trop) rares chercheurs qui s'efforcent de réunir ces inscriptions pour les étudier. À I-n-Belgen, très probablement, il mentionne que « deux

inscriptions Touaregs avec gravures se font face », et ajoute : « je les ai copiées parce qu'un texte illustre ces traits enfantins. Pas mal de choses curieuses : l'introduction de la chèvre, du cheval, du pantalon, voilà le principal. L'un des graveurs a vu les peintures hiératiques de Tit. Il hiératise le haut du corps de ses curieux personnages comme je ne l'ai plus jamais retrouvé : et a soin de bien mentionner le pantalon. Des javelots en main, un à droite, 2 à gauche, qu'est-ce qui pend à un bras, je n'en sais rien » (C3 : 73).

Comparant ces images et les inscriptions apparemment associées, il estime que l'art des Touaregs se caractérise par un certain géométrisme : « Il y a dans leurs dessins la raideur de leur écriture : faits de lignes droites et d'angles principalement » (C3 : 75). Ailleurs il mentionne d'autres inscriptions, mais sans en donner davantage de relevé : « Aguéna [= Aganar], comme Tit, fut un centre [...] dispersé sur plusieurs kilomètres de long et encore sur des demi-kilomètres de large, dans toutes ces petites allées et recoins où l'on retrouve mainte trace de vie. Ce fut aussi dans la suite un grand centre Targui, ainsi que le prouvent les inscriptions nombreuses et les surcharges en palimpseste » (C3 : 76).

Le plus souvent, il ne fait hélas que noter l'existence des inscriptions, sans les recopier elles-mêmes, ni les documenter davantage. Ainsi, le 10 octobre, à la gara Tilkin, il indique : « cimetière, pas mal de gravures, mais Touaregs : des vieux tifinaghs, autruches, chameaux, cheval et cavalier, empreintes de pied, un anneau de Salomon. La même pierre qu'In Belrem. Un homme libyco-berbère » (Fig. 9).

Pareillement, il écrira quelque temps plus tard : « De là été à Azekka n'Akar, le Tombeau de Akar, un grand rond de pierres : Touareg sur colline voisine avant d'arriver, vieilles inscriptions Touaregs et dessins dans sorte de cimetière targui ancien » (C4 : 12).

Après avoir quitté Ideles, il mentionne encore : « un grand tombeau Touareg sur une hauteur sur berge rive droite, près Tahat. Sur rocher de la rive, au pied, gravure et inscription Tifinars, cheval, chameau, cavalier, etc. » mais cette fois, c'est pour lui l'occasion d'estimer que des images sont dessinées « à la façon naïve des inscriptions libyques », que les chevaux ont la « croupe courte, et que « toutes les vieilles inscriptions Tifinars montrent que le pays [était] déjà à sec quand Touaregs y vinrent pour la première fois » (C4 : 28).

3. Ghedir : équivalent arabe du touareg *abankor*, désignant généralement un puits à fleur de sol et creusé dans le lit d'une vallée.

Fig. 8. Inscription libyco-berbère relevée à Hassi Meniet par Dubois (C2 : 101).

qui fait de petites poutres et vermillon de photographes
 aide à l'occasion de gélules humides.
 Oued Tichmont il a pris 2 photos une gara en
 nombre dans plaine : de jume (9 oct).
 Après déjeuner tire le corbeau, pris une photo pris
 tout tout tout
 Constaté le soir au pied de la Gara Ebarra : un cheval
 1 seul bouff, bouches, antennes dans crinière blanche
 au pied de la gara.
 4^e journée 10 Oct
 La Gara Tilkine est située à 1 heure de la précédente : crinière
 pas mal de gravures mais touaregs : des ours tiffins, antennes
 chameaux, cheval et cavalier, empreintes de pied
 un arabe de Salomon, la même pierre qui du même. Un
 homme tige-herbère, la Berbérie devant venir par
 ici : Gara Tilkine, Ebarra, et route arabe. Mais j'ai remarqué
 rien de particulier, les pierres dressées étaient en fait parties couchées
 c'est Berberie qui en a fait relever 2. Il n'y en avait pas 12
 de dressés. Elles sont gélules par conséquent sont gélules telles de la
 gara au pied de laquelle elles sont et qui s'écrit. Aucun
 signification particulière. C'est la pierre tombale de pierres
 plus de par conséquent en attendant pour plus de
 après d'une arguille en tige d'origine. De longer
 plus d'un bout de l'acier, c'est ainsi que s'appellent les
 4^e puits dressés. Antil au milieu et adossé
 à la colline : cheval, antenne

Fig. 9. Page 12 du
 Carnet 4, mention-
 nant les gravures
 d'Ebarra et Tilkine.

Sur le site d'Ihêlfen, il copie un texte
 composé de six signes: 1: 30X (C4: 44 v°)
 (Fig. 10) et, ainsi qu'il est toujours recom-
 mandé de le faire, il utilise les caractères
 tiffinagh pour préciser sa notation des topo-
 nymes: « Tit (Ahaggar) ++, Tith (Tidikelt)

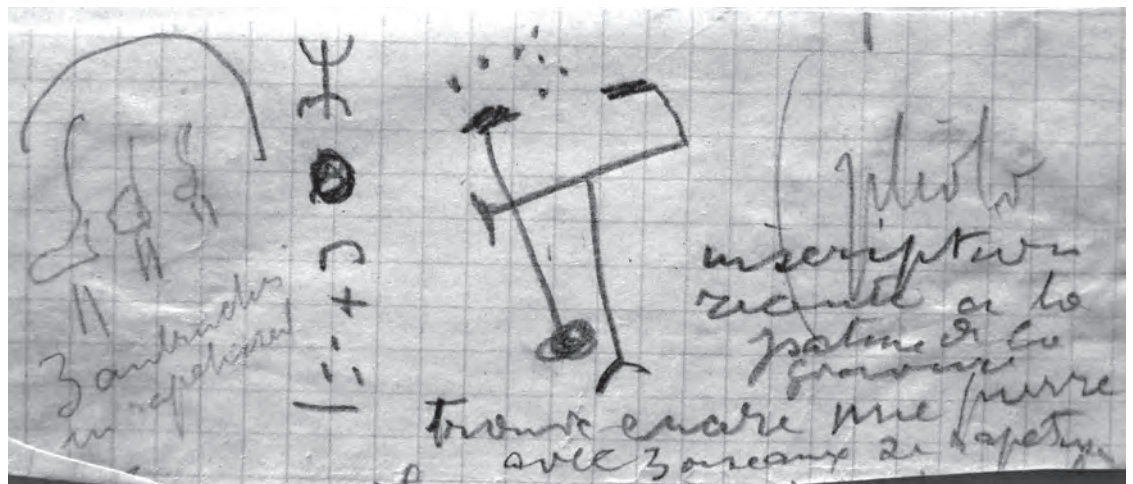


Fig. 10. Inscripti-
 on et gravures
 d'Ihêlfen, copiées
 sur un papier collé
 au verso de la p.
 44 du carnet 4.
 Voir Fig. 21 la photo
 correspondante.

3+, Tamenthith (Touat) 3313+, Ti-n-Isi
 (Ahaggar) 01+ » (C3: 99). La question de
 la toponymie, telle qu'elle apparaît sur les
 cartes qu'il utilise, lui donne l'occasion de
 plusieurs colères contre les mauvaises trans-
 criptions ou les mélanges de langues: « Dans
 un pays berbère nous introduisons des mots
 arabes, comme au Sahara. Cela concourt, non
 à instruire, mais à répandre des idées fausses,
 ce que d'aucuns considèrent pire que l'igno-
 rance. Comme si on mettait Fluss Tamise. Les
 cartographes de Paris et d'Alger prennent ces
 cartes, les réduisent, et répandent les erreurs à
 travers le monde [...] Exemple l'Adrar Ahnet,
 dont les cartes font un nom de pays et qui veut
 simplement dire "Mont Ahnet" » (C3: 54).

Pour lui, le « plus bel exemple » de ces
 « absurdités géographiques [...] c'est celui
 qui se trouve à la fin du rapport Flye St
 Marie⁴. Dans l'Igudi au S. des Oasis: l'in-
 terprète arabe dont je me suis empressé
 d'oublier le nom avait cru devoir annoter ce
 rapport et j'ai eu la grande joie de lire quel-
 que chose dans ce goût; on voit que tous
 les noms de cette région sont arabes, c'est
 incontestablement un pays arabe. Or précisé-
 ment aucun nom n'était arabe, tous berbères
 comme le pays: parcours de tribus berbères,
 seulement il y figurait Erg, Oued, etc. » (C3:
 103-104). Son souhait, à ce propos, serait de
 voir les termes Hassi, Gara, Hammada, etc.,
 qui abondent sur les cartes, remplacés par
 leur traduction en français (puits, colline,
 plateau, etc.).

Il étend du reste ce type de remarque à
 la dénomination des monuments funéraires
 sahariens: « Autre absurdité de l'introduc-
 tion du charabia: on s'efforce de désigner
 les deux sortes de tombes du Sahara, cratère
 et cône, par chouchat et baznia, mots ara-
 bes totalement inconnus des gens du Sahara
 [et] à la langue berbère. Essayez un peu de
 demander à un targui un chouchat ou un baz-
 nia et vous verrez! » (C3: 103).

Dubois n'est certes pas linguiste, et il va commettre plusieurs erreurs qui vont malheureusement infléchir dans une mauvaise direction sa façon d'interpréter ses découvertes. Tout d'abord, plusieurs de ses interprétations semblent avoir été inspirées par une mauvaise compréhension de certains toponymes. Ainsi, Èhelef ou Ihêlfen (ⵉⵃⵉⵔ ou ⵉⵃⵉⵔⵉ; cf. Foucauld 1940: 103-104) était pour lui « In Elephant » (qu'il écrit parfois « Éhééléphant ») et comme il s'y trouvait par hasard plusieurs gravures de pachydermes, il en déduisit naïvement que le nom du lieu venait de là, et que ces animaux devaient avoir une importance particulière pour les anciens occupants. Aussi, dans un courrier au Père de Foucauld, lui demandait-il: « Comment se dit éléphant en Tamahek.

Seriez-vous assez aimable pour me dire tout ce que ce mot peut vous suggérer ? » (C5: 8).

Quant à Ti-n-Êsa (+ⵉⵙⵓ), colline dominant le village de Tit et dont le nom est glosé par le père de Foucauld comme désignant « une de la chose servant à tapisser le sol pour y poser de la viande fraîche » (Foucauld 1940: 235-236) il l'interprète erronément comme « Tin Isis », ce qui ne peut qu'orienter son regard en direction de l'Égypte. Ainsi inaugure-t-il la longue série des chercheurs qui se sont égarés à partir d'indices mal interprétés — dans son cas, c'était l'égyptomanie, mais bien d'autres suivront, qui seront tour à tour frappés de poulomanie (consistant à tout interpréter à partir des traditions peules), de berbéromanie ou de chamanomanie.

4. Le capitaine Flye Sainte Marie est connu pour avoir effectué en 1904, dans les ergs Iguidi et Chèche, une reconnaissance de 2300 kilomètres au cours de laquelle le lieutenant Niéger effectua des levés d'itinéraire qui firent longtemps autorité.



Fig. 11. Dassiné, la célèbre poétesse et joueuse d'Imzad, photographiée par Dubois lors de son séjour chez l'Aménokal de l'Ahaggar.



Fig. 12-14. Nombre des monuments photographiés — et parfois aussi fouillés — par Dubois ne sont malheureusement pas localisés. C'est notamment le cas du « dolmen » des figures 12 et 13, qu'il mentionne à la page 80 de son premier carnet.

Les monuments funéraires

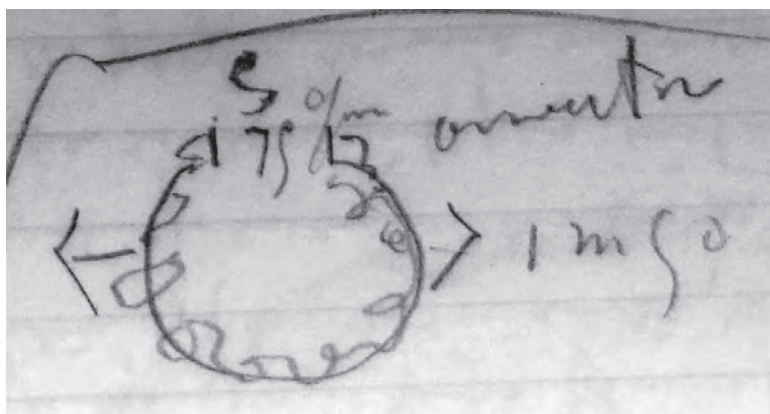
Notre explorateur prend des accents romantiques pour conter sa première rencontre avec une nécropole saharienne: « c'est ainsi qu'un jour, je plantai ma tente dans le lit d'un fleuve de jadis. — Pourquoi ? — Le puits, pas d'horizon, mais [...] la montagne noire m'[avait] mis de la rêverie dans l'âme. Voilà que la vallée s'élargit tout à coup, l'une des parois s'efface et un vaste horizon lui fait place tandis que de l'autre côté [se dresse] la montagne de deuil [...] La journée, pour une journée de juillet, fut douce, de grandes nuées blanches lutinaient les cimes des montagnes noires et le soleil ne parut guère. Je résolus d'aller voir de plus près la montagne noire qui m'avait fait signe de m'arrêter, et tandis que mes chameaux pâturaient la rivière, que mes gens étaient fort occupés à ne faire rien, je pris tout seul, d'un pas lent, le chemin de la montagne de deuil. » (C1 : 69bis).

Une fois sur place, il découvre tout un ensemble de monuments funéraires associés à des gravures rupestres: « Et comme je gravissais la pente du coteau noirâtre, je vis un amoncellement de pierres assez semblables à celles du promontoire. Encore une tombe touareg, me dis-je, et je passais lorsque tout à coup, avec cette habitude indigène de regarder très attentivement à terre en marchant, je crus voir un dessin sur une dalle [...] alors je regardai les tertres de plus près. Ils n'étaient pas oblongs comme ceux des Touaregs et ne portaient pas les dalles en tête et aux pieds. C'était pas des tombes de Touaregs [...] Ceci me servit de fil conducteur, j'allai de tombe en tombe et rarement je restai bredouille en arrière de l'une. » (C1 : 70).

En s'initiant seul, sur place, au bonheur des découvertes, il apprend vite à distinguer les vrais monuments préhistoriques ou protohistoriques les plus simples des simples abris à chevreaux des bergers targuis: « Les tumulis ronds n'ont rien de commun avec les garde-petits moutons des Touaregs et autres transhumants » (C3 : 33). Et pourtant, précise-t-il un autre jour, « Rien ne ressemble plus à un vieux tombeau Touareg qu'un trou à chevreaux. D'ailleurs souvent ceux-là ont été transformés en ceux-ci. C'est au nombre des trous à chevreaux que l'on voit le degré d'habitation, de fréquentation plutôt, de ces hautes vallées et de ces ravins » (C4 : 14). Il s'aperçoit rapidement qu'il existe plusieurs types de monuments, et hasarde une hypothèse à ce sujet: « Les tombeaux des uns étaient pleins, les autres en forme de cratère. Parfois un cratère voisinait étroitement avec un plein. Je n'ai pas vu de pleins accolés. Il m'a

paru aussi que les pleins portaient une dalle plus grande se dressant au milieu. Je conclus de tout cela que les cratères pouvaient être des tombes de femmes, les autres celles d'hommes [...] Pour vérifier, je résolus de fouiller un tertre à cratère. » (C1 : 69bis - 70).

Regrettablement, il ne donne le schéma que d'un seul monument. Ou du moins, il n'en reste qu'un seul dans les cartons d'archives. À en juger d'après ce croquis rapide, il s'agissait d'un monument circulaire, d'un « diamètre intérieur » d'environ 1,50m avec une ouverture de 75 centimètres au sud. » Au dos du feuillet, il précise que le diamètre extérieur était de six mètres.



S'inspirant manifestement des hypothèses de Heinrich Barth, dont il avait lu le récit de voyage, il interprète ainsi ces vestiges: « D'autre part au milieu des tombes se trouvait une sorte de rond avec des entrées vers le S. Sans doute là devait opérer quelque sacrificateur. Il semble donc qu'il se tournait vers le N. C'est vers le N. également qu'on se tourne en regardant les gravures. » (C1 : 72). Après avoir fouillé ce monument, où il trouva quelques ossements animaux, Dubois conclut: « Il semble que le corps empaqueté était orienté vers le N. » (C1 : 72).

Malheureusement, son compte-rendu de la fouille elle-même est quelque peu... lapidaire: « Composition de la tombe. Dalles à plat: petites mâchoires d'herbivores : dalles: ossements menus dents crâne (?) petite dent. Grande mâchoire d'herbivore 15 à 20 cm de long. La mâchoire apparut très nette: étant à la couche inférieure, rien d'étonnant qu'elle fût mieux conservée que les ossements supérieurs plus près des infiltrations de la pluie, et les variations de la température: dents vers le S. la gueule s'ouvrant au S. Possible aussi qu'elle n'ait pas été fraîche mais que ce soit mâchoire desséchée à l'avance comme on en voit encore dans les jardins des palmeraies du Touat pour conjurer les mauvais œil (chameaux et autres). » (C1 : 72). D'autres notes,

Fig. 15. Plan schématique d'un monument circulaire fouillé par Dubois près de Tit (détail de la Fig. 4).



Fig. 15. Fouille d'un tumulus, photographiée par Félix Dubois.

trop brèves, complètent cette description: « Fouille, ouverture latérale: allâmes au centre ensablé; puis dalles en morceaux, après première couche découvrîmes ossements débris et surtout dents animal: sacrifié ? Dalles encore. À hauteur du sol à peu près: dent humaine de femme. » (C1 : 69 v°).

Il est dommage que les notes de Dubois soient trop éparpillées et lacunaires pour permettre de se faire une idée précise de ses trouvailles. Ainsi, à la page 73 du cinquième carnet, il note ceci, longtemps après la fouille et sans doute au soir du jour où il s'en souvient: « L'homme de Tit, à étoffes, avait des cheveux légèrement blonds, roux très courts et plats sur le crâne: il devait avoir été rasé quand mis en tombe. »

Cette fouille lui donna pourtant l'occasion de noter d'autres observations et réflexions: « Tandis que nous démolissons la tombe, un chameau qui avait soif, nous voyant de la berge et y apercevant les tertres, les prit pour un puits et accourut. Les Touaregs nient leur filiation avec les rupestres des tombeaux. Ils ont raison. Ce ne sont pas des chasseurs comme ceux-là, et ceux-là n'étaient pas des éleveurs comme sont les Touaregs. Aussi laissent-ils fouiller les tombes avec la plus grande indifférence. Se prétendent venus de Syrie, de Damas » (C1, p.75). De leur côté, ses compagnons de voyage lui apprennent que, pour eux, ces tombes sont attribuables « à des Djouhala ou Izabbaren (ogres) antérieurs à l'islam » (C2 : 35).

Comme avec les peintures et gravures rupestres, il se prend au jeu de chercher cet autre type de vestige partout où il passe: « Il semble qu'ils habitaient, par clan, de petites

vallées. Dès qu'une vallée s'élargit un peu les tombes réapparaissent. J'en étais arrivé du premier coup d'œil à deviner dans un paysage s'il y avait des tombes ou non. » (C1 : 95).

Estimant avoir vu « des centaines » de ces tombes durant son périple (C1 : 63), il note qu'en général, elles « sont assez espacées », ce qui, à ses yeux, « n'indique ni un peuple nombreux ni le fait de sédentaires » (C1 : 63). Le fait que la plupart des nécropoles qu'il a vues se trouvaient sur des rives de vallées lui inspire une comparaison avec la situation égyptienne, et il s'interroge: « Cette vallée des tombeaux ne rappelle-t-elle pas celle des rives du Nil ? » — La réponse est vite trouvée: « De la vallée des tombeaux est sortie la vie! Comme les hypogées de l'Égypte ont révélé 4000 de vie de l'Égypte ancienne, ça peut servir de transition pour dire la similitude, quant aux principes, des fondements idéologiques de l'Égypte et du Sahara. » Il conclut donc à une « unité de l'Afrique septentrionale. » (C1 : 67), et s'extasie sur « Le Sahara, ce pays où les seuls monuments, bien plus, les seules constructions de la main de l'homme soient des tombeaux ! » (C1 : 69).

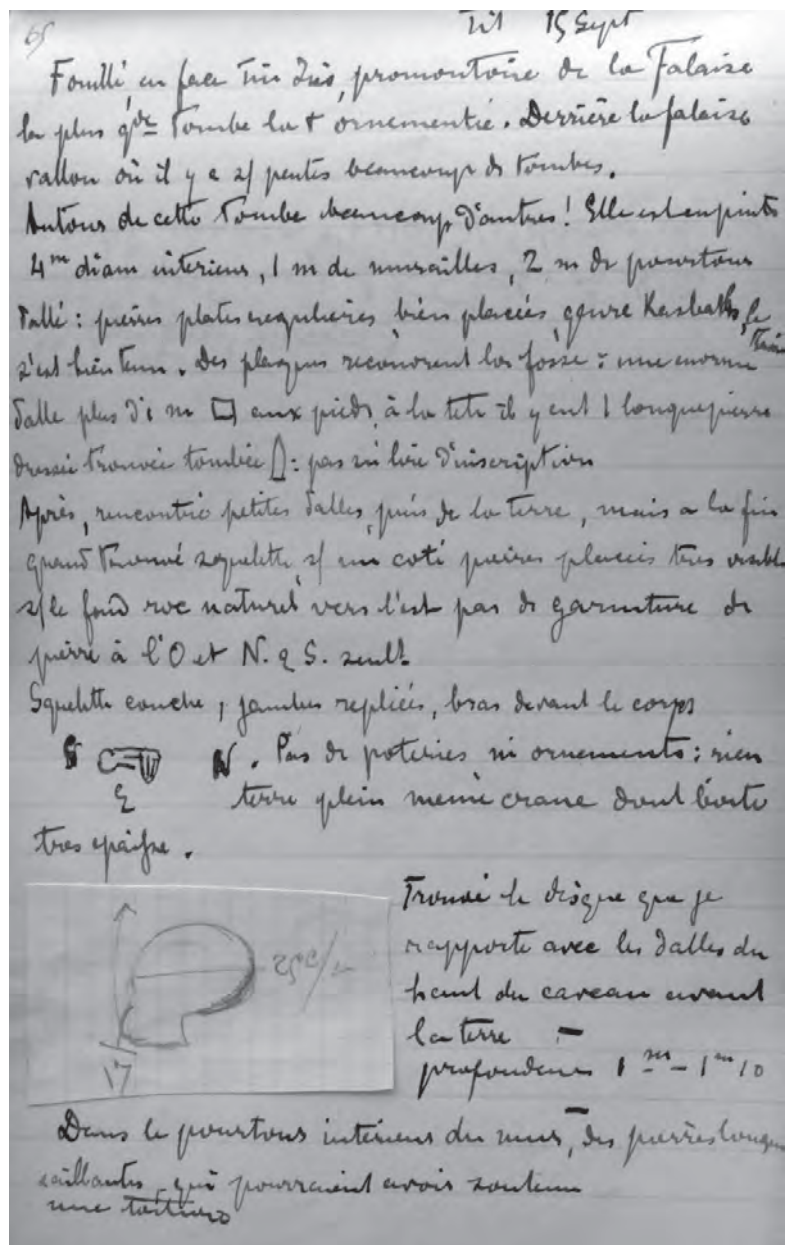
Parlant l'I-n-Belgèn dans une lettre à Laperrière, il écrit: « Il y a là au Sud après le puits de ce nom à gauche, sur la berge noire, au pied d'une chaîne noire, une vaste nécropole qui s'étend sur 10 à 12 kilomètres de long en amont du puits. J'y ai trouvé par terre de belles gravures rupestres. J'ai fouillé une tombe mais, non initié alors, je n'ai pas été jusqu'au fond. Il faudrait donc l'approfondir, car je n'ai pas trouvé le squelette, qui est beaucoup plus profond, ainsi que me l'ont appris mes fouilles ultérieures. » (C5 : 6).

Dans un cas, qu'il semble avoir observé au moment de quitter la vallée d'I-n-Belgen ou peu après, il n'hésite pas à parler de dolmen « Les corps doivent être orientés N.S.: dans le dolmen la tombe était au Sud le tombeau accolé ferait assez croire à un dolmen » (Fig. 12, 13).

Sur un promontoire situé en face de Ti-n-Êsi, localité proche de Tit, près d'un « valon où il y a sur [les] pentes beaucoup de tombes », il fouille le 15 septembre « la plus grande tombe, la plus ornementée, derrière la falaise » (C3: 65). Les notes qu'il en tire sont les suivantes: « Autour de cette tombe, beaucoup d'autres ! Elle est en puits [de] 4 m. [de] diamètre intérieur, 1 m de murailles, 2 m. de pourtour dallé: pierres plates irrégulières, bien placées, genre Kasbah, le travail s'est bien tenu. Des plaques recouvrent la fosse: une énorme dalle de plus d'1 m aux pieds; à la tête il y eut une longue pierre dressée trouvée tombée: pas su lire d'inscriptions. Après, rencontré petites dalles, puis de la terre, mais à la fin quand trouvé squelette et une petite pierre placée très visible sur le fond roc naturel vers l'est, pas de garniture de pierre à l'Ouest [...] Squelette couché, jambes repliées, bras devant le corps. Pas de poterie, ni ornements, rien terre plein même crâne dont boîte très épaisse. Trouvé le disque que je rapporte avec les dalles du haut du caveau avant la terre. Profondeur 1 m. – 1 m 10. Dans le pourtour intérieur du mur, des pierres longues saillantes qui pourraient avoir soutenu une toiture » (Fig. 16).

Le même jour, il pratique deux autres excavations, sur lesquelles il ne nous livre que fort peu de détails: « Fouille de l'un des petits tertres satellite de la grande tombe ne donne rien. Le soir, fait ouvrir une des 3 tombes près de moi (2° campement) qui me paraît ancienne. Caveau dans le milieu, grosses pierres, dalles pour toiture, énormes pierres sur côté. Cela n'empêche pas le sable d'avoir pénétré dans le caveau, cependant le squelette [était] mieux conservé ici que dans les puits où on retrouve tout intact, beau crâne, petites dents devant étranges. Étoffe d'ensevelissement; du rouge à cette étoffe; le corps couché face à l'est mais ce doit être [une] momie qui s'est écroulée doucement sous les sables envahis, comme la grande tombe aussi » (C3: 66-67).

Lors de son séjour à Ideles, il pratique sur un autre monument une nouvelle fouille dont témoignent ces mentions hâtives: « Fouille d'Idélès. Vieux tombeau sur hauteur à E.S.E. Grosses pierres. En bas, il y en a de plus modernes en pierres plus petites. Squelette énorme: en sortant les côtes, les hommes



disaient “on dirait celles d’un chameau!” Crâne prognathe. Aucun ornement. Il devait y avoir des bandelettes car morceaux d’épines. Grosses pierres en haut du cratère, en bas cailloux plus petits et terre. À l’Est, espace d’autel et de libations. Il semble que le trou était au Nord encore que le squelette ait été trouvé couché tête au Sud. Il a glissé, les membres bien repliés » (Fig. 17).

Dans la même zone, il remarque aussi « au pied de la montagne d’Idélès, loin de l’Oasis actuel, [un] grand tombeau, 7 m. [de] diamètre, un étage avec à l’Est — allée marquée et tas de pierres qui semblent en avoir une au milieu, levée. Idélès fut habité anciennement, si crâne prognathe » (C4: 24) — mais il ne semble pas avoir ouvert cette tombe-ci. Cheminant ensuite « d’Idélès à Illaman Kevel », il remarque « un grand tombeau, mais Touareg, après le village d’Erafat » —

Fig. 16. Page où Dubois décrit sa fouille du plus grand monument de Ti-n-Êsi (C3: 65).

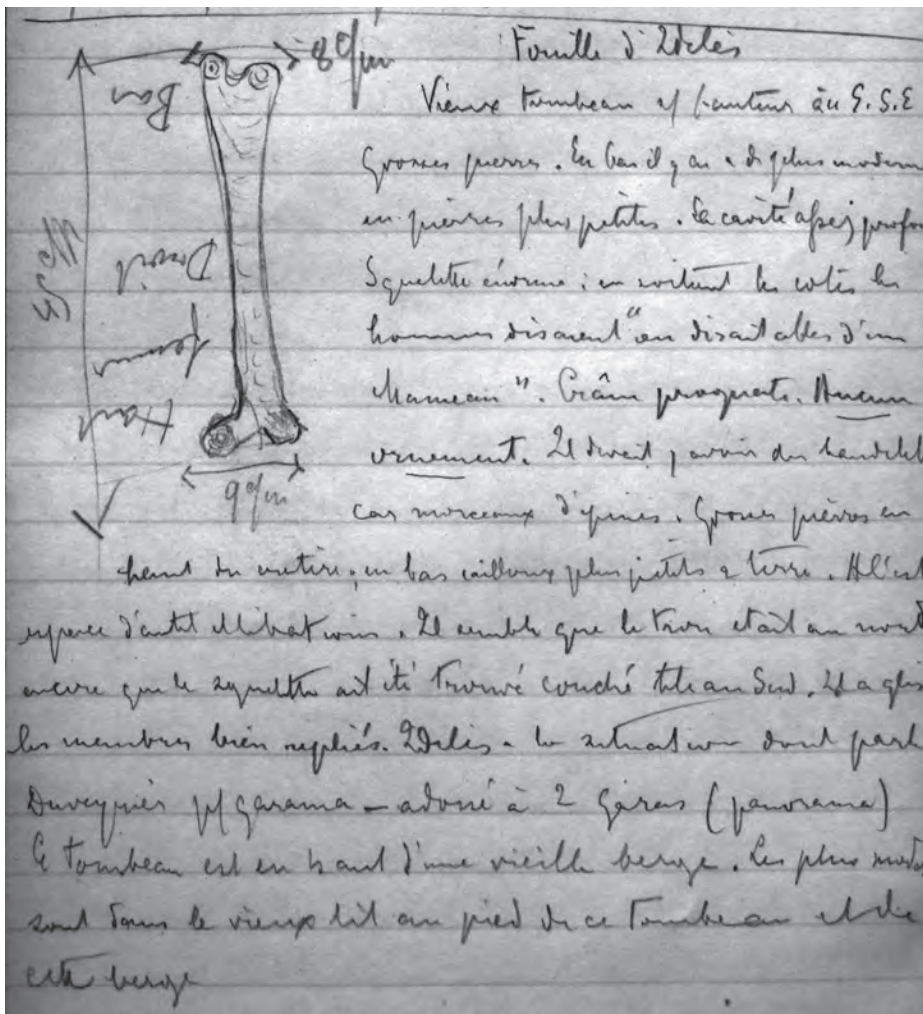


Fig. 17. Page du carnet de Dubois relatant sa fouille d'un monument funéraire à Ideles (C4 : 22).

c'est-à-dire Hêrhafek (C4 : 26). Vers l'ouest 2 rochers [figure], l'un porte 2 autruches (perdrix ?) ainsi. Deux traits dans le milieu du corps, vieille inscription tifinar sur l'autre pierre » (Fig. 18).

Après avoir passé Asouf Mellen, son journal porte les indications suivantes: « Couché du 19 au 20 [octobre] au pied d'une levée, d'ailleurs où il y avait 2 cercles. Palmiers sauvages dans la vallée. Sur rive droite, des cercles de pierres soignés; autour du cercle, pierres levées en fer de lance, 2 rangées de pierres par cercle intérieur, ajustées, plates, cailloutis à l'intérieur [figure]. Il y avait

un autre cercle de 2 m. de diamètre à côté, semblait ovale, orienté l'ovale N.S. [figure]. Peut-être le rond pour le soleil, l'ovale pour la lune? La fouille du cercle rond n'a rien donné du tout: creusé tout le diamètre de l'Est à l'Ouest. Ce sont des cercles à victimes: entrée à l'Est, la victime avait la tête à droite, ainsi que sur les autels elle est représentée. La bête qui a la tête à gauche est donc le Totem. Ils n'aimaient pas enterrer dans la terre — qui pourrit, décompose ce qu'on lui confie. Ils choisissaient la pierre qui conserve. Dans l'idée de sépulture, il y avait l'idée, préoccupation de conservation comme en Égypte; et de fait on retrouve les squelettes (rien de plus, par exemple) intacts » (Fig. 19).

Quelque part au sud de Kidal, il remarque encore une « grande tombe ovale entourée de briques carrées », la fouille, et y trouve « une perle en verre (?), des pointes de flèches en os ou en pierres, des triangles en silex, des fragments de céramique rouge, mince » (C5 : 38).

Sur les monuments circulaires, il reprend décidément l'opinion naguère émise par Heinrich Barth :

« Dans ces ronds et ovales non fermés (retrouvés comme dans O. Ilaman) on pouvait très bien aussi mettre idole en même temps que victime, comme dit Barth (C4 : 69). Mais, conscient de l'insuffisance de ses observations, il jette les grands traits d'une étude qu'il ne pourra mener à bien, et qui consisterait en une typologie et une aréologie des tombes. Il souhaiterait en effet « étudier les diverses formes des tombes: les scruter attentivement de l'Est à l'Ouest, voir si il s'y trouve quelque chose de particulier en fait de construction, de petites levées ou autres reliefs » (C5 : 6).

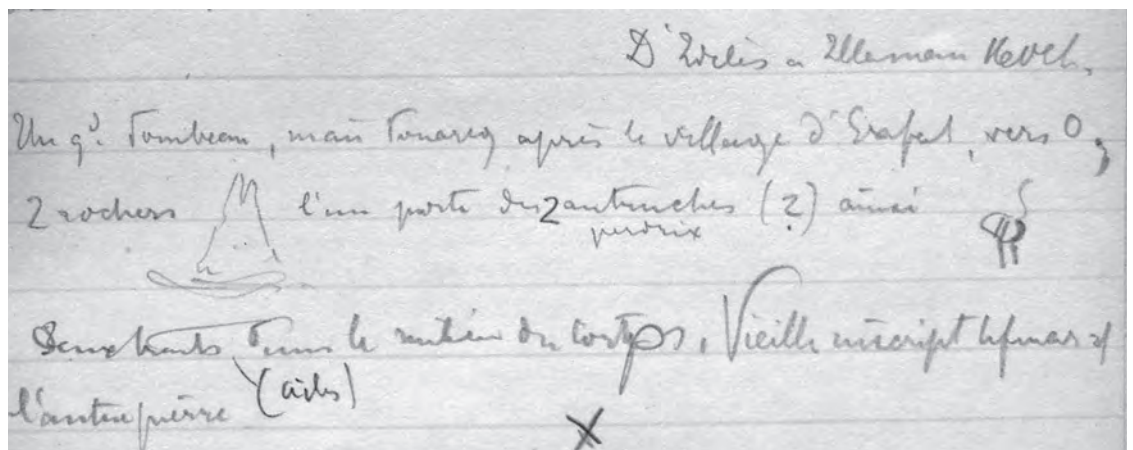


Fig. 18. Mention, par Dubois, de gravures rupestres et d'un « grand tombeau, mais touareg » après le village d'Erafat (C4 : 26).

Il ne rapporte que peu de traditions orales concernant ces monuments. Dans un petit lexique compilé pour son usage personnel, l'entrée « *idebenan* » figure avec la définition suivante: « pluriel de *idebni*: sépulture d'un *jabbar*, singulier *Zaberma* pour *Izzabaren* au pluriel » (C2: 99 bis). À propos des

monuments en forme de « U », il note qu'ils « n'ont pas de nom particulier en Touareg » et qu'on les appelle « toujours *Idebenan* ». Il rapporte également que « L'ancien *amenokal* *Ahitarel* aurait dit que c'était le lieu de réunion des anciens, des payens [qui y] jouaient de l'imzad, chantaient, etc. » (Fig. 20).

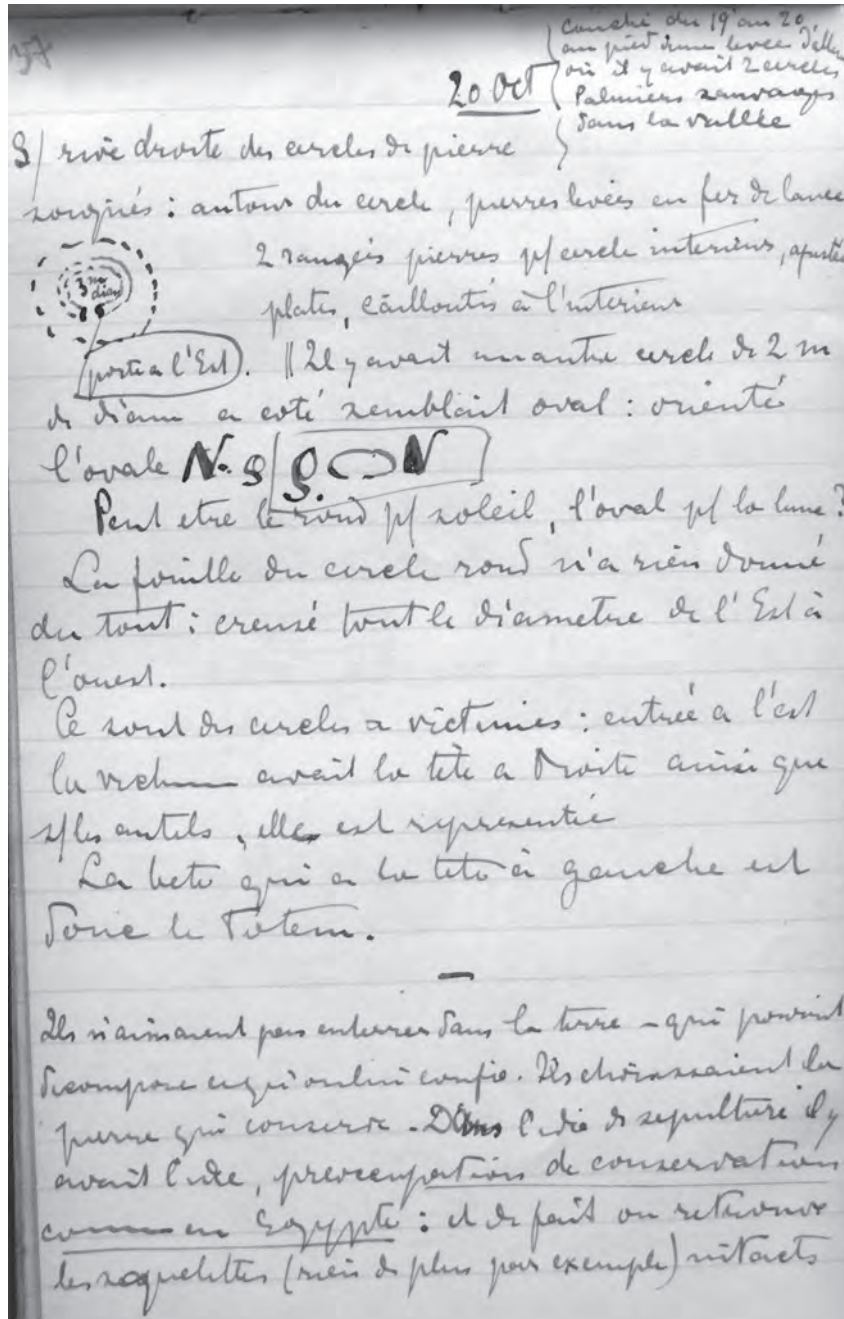


Fig. 19. En date du 20 octobre, nouvelles fouilles de monuments circulaires, cette fois interprétés par Dubois comme « cercles à victimes », probablement sous l'influence de la lecture du journal de Heinrich Barth (C4: 37).

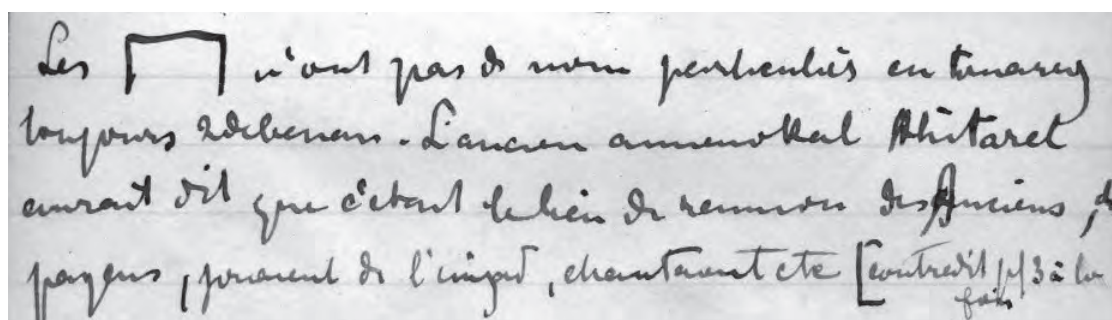


Fig. 20. Note de Dubois sur les monuments lithiques en forme de « U » (C2: 94).



Fig. 21. Inscription et gravures d'Ihêlfen, Comparer au relevé de Dubois, en Fig. 10.

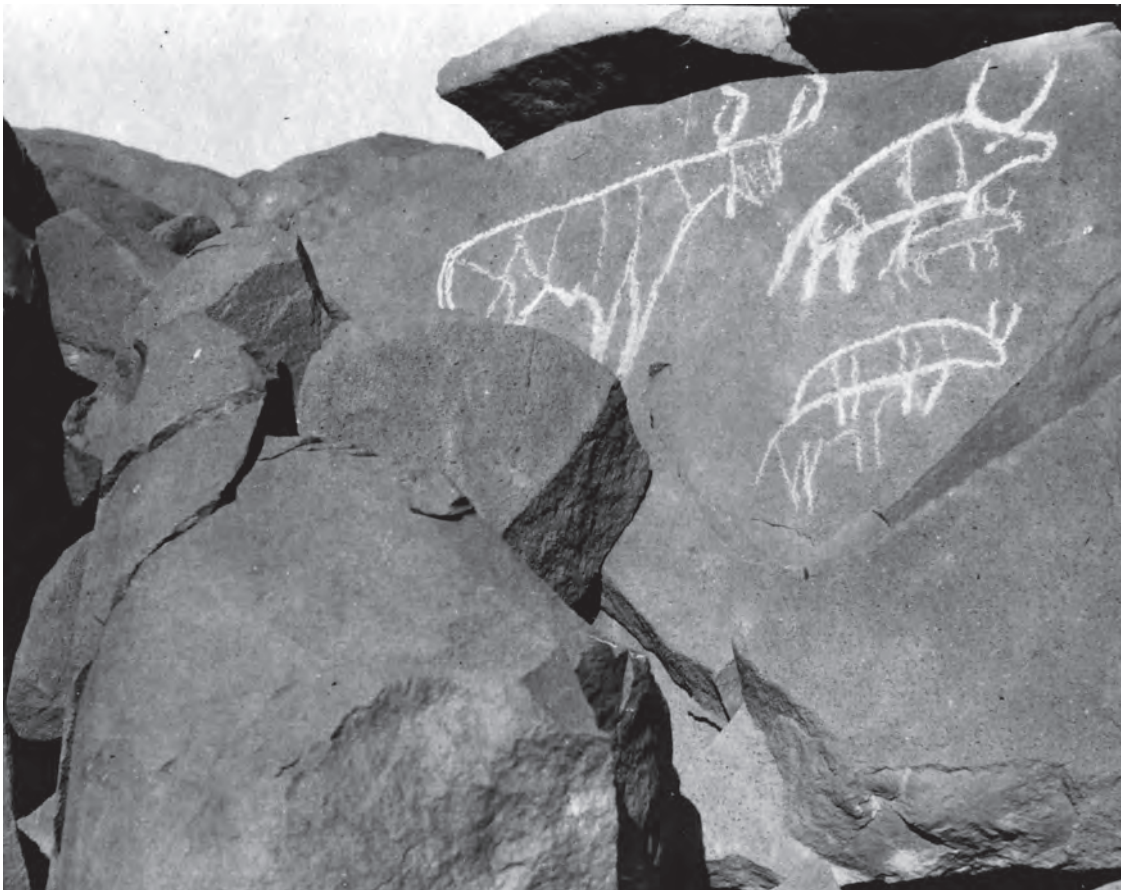


Fig. 22. Gravures de bovinés rubriquées par Dubois sur un site d'Éhelef.

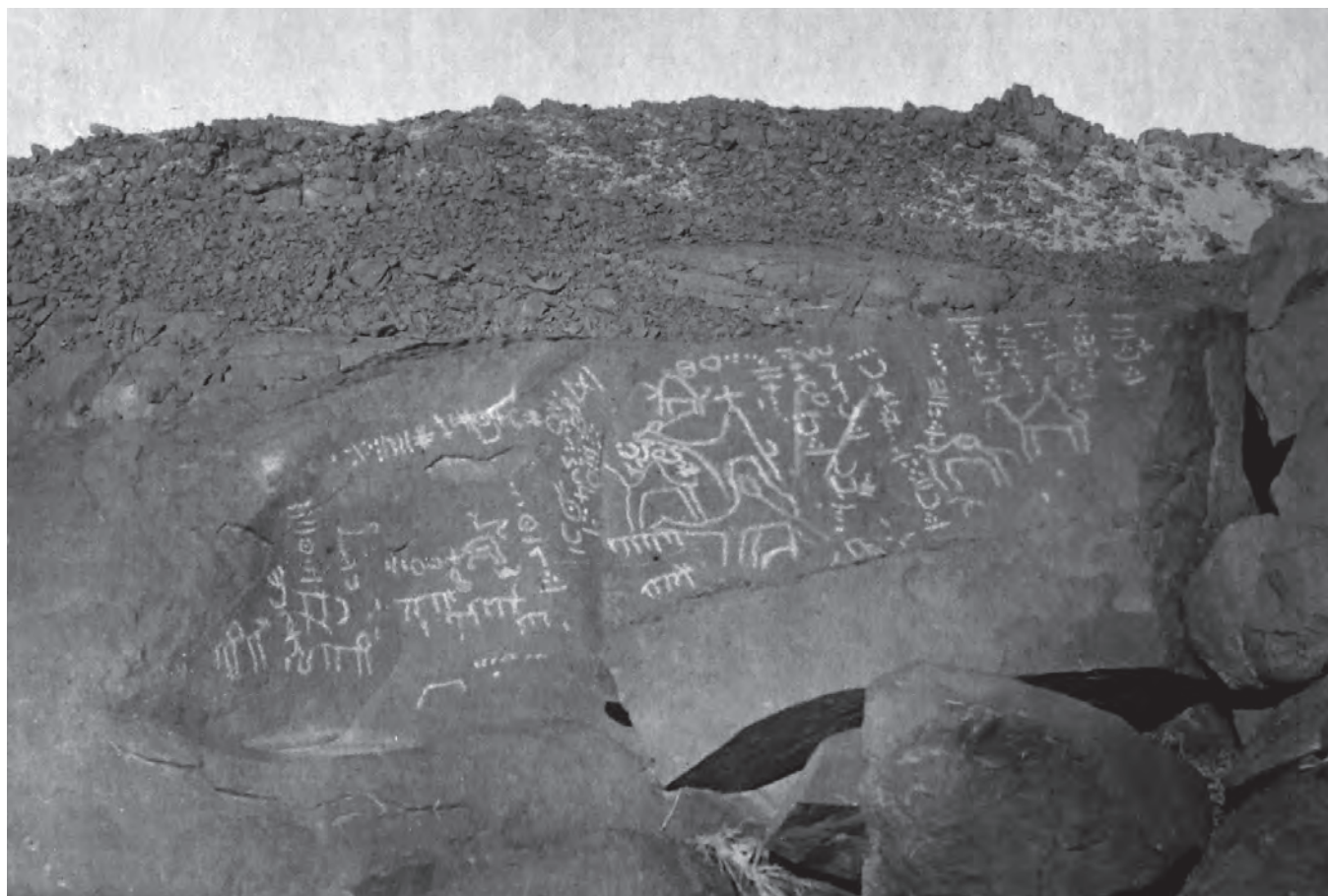


Fig. 24 et 24.
Gravures rubri-
quées par Dubois,
probablement dans
la région de Tit.



Fig. 25. Char schématique de Tit, découvert par Dubois, qui n'a pas su l'interpréter. C'est en tout cas le premier à avoir été jamais signalé au Sahara.

Le premier char schématique saharien

En octobre, à Tit, il photographie plusieurs gravures parmi lesquelles il reconnaît chiens, bovinés, cavalier, âne, « chameau touareg très caractéristique, la rhalla indiquée », lion, antilope, girafe, éléphant, etc. (C4: 53-55). Il estime que « la plus grande partie serait libyque (d'après patine de la gravure la plus ancienne) — sauf les vieux animaux tropicaux qui sont en creux et qui sont plus anciens » (C4: 55). L'une de ces images est, dit-il, une « très vieille gravure, [un] très curieux motif d'ornementation » qu'il dessine et photographie sans pouvoir l'interpréter, se demandant cependant : « semble de l'art juif ? » (Fig. 25, 26).

Fig. 25. Relevé à main levée du char ci-dessus, effectué sur place par Félix Dubois (C4: 54).

Il semble que ce soit sur la suggestion de l'un de ses guides, Boudjema, qu'il se soit risqué à cette interprétation qu'il répétera à chaque fois qu'il trouvera des gravures à ten-

dance géométrique et comportant des cercles (Fig. 39-40). En effet, sur une gara de Tit, il avait vu un « motif qui rappelle les 3 ronds concentriques de la tombe d'Agamem comme style », et Boudjema, rapprochant cela des décors de céramiques, l'incitera à penser que « ce seraient les potiers-forgeons juifs qui auraient ornémenté et distingué leurs tombes ainsi ». Du reste, ajoutait-il « De fait, les fruits et feuillages sont d'ornementation juive »... du moins à ses yeux (C4: 60). Il se risque même à écrire que « Les gravures juives sont soignées mais fatiguées, difficile à lire au premier abord. Cela tient à la multiplicité de leurs lignes qui ne sont pas simples comme les autres. Elles sont placées plutôt haut. Elles sont orientées à l'ouest dès lors plus exposées. D'ailleurs les aborigènes choisissaient précisément des situations pour leurs gravures de façon qu'elles ne soient pas exposées. Il semble bien que toutes les trois (les 2 de la grande Gara No. 2 et celle du défilé) soient l'œuvre de la même main matériellement et aussi comme conception de style. Elles sont une date de plus pour le Sahara » (C4: 62).

En réalité, la gravure qui l'avait mis sur la piste de cette mauvaise interprétation n'était autre que le premier char schématique gravé jamais remarqué au Sahara par un Européen (Lhote 1993, puisqu'il faudra attendre les années 1930 pour que Paolo Graziosi signale ceux du Fezzân, les premiers à être publiés (Graziosi 1934).

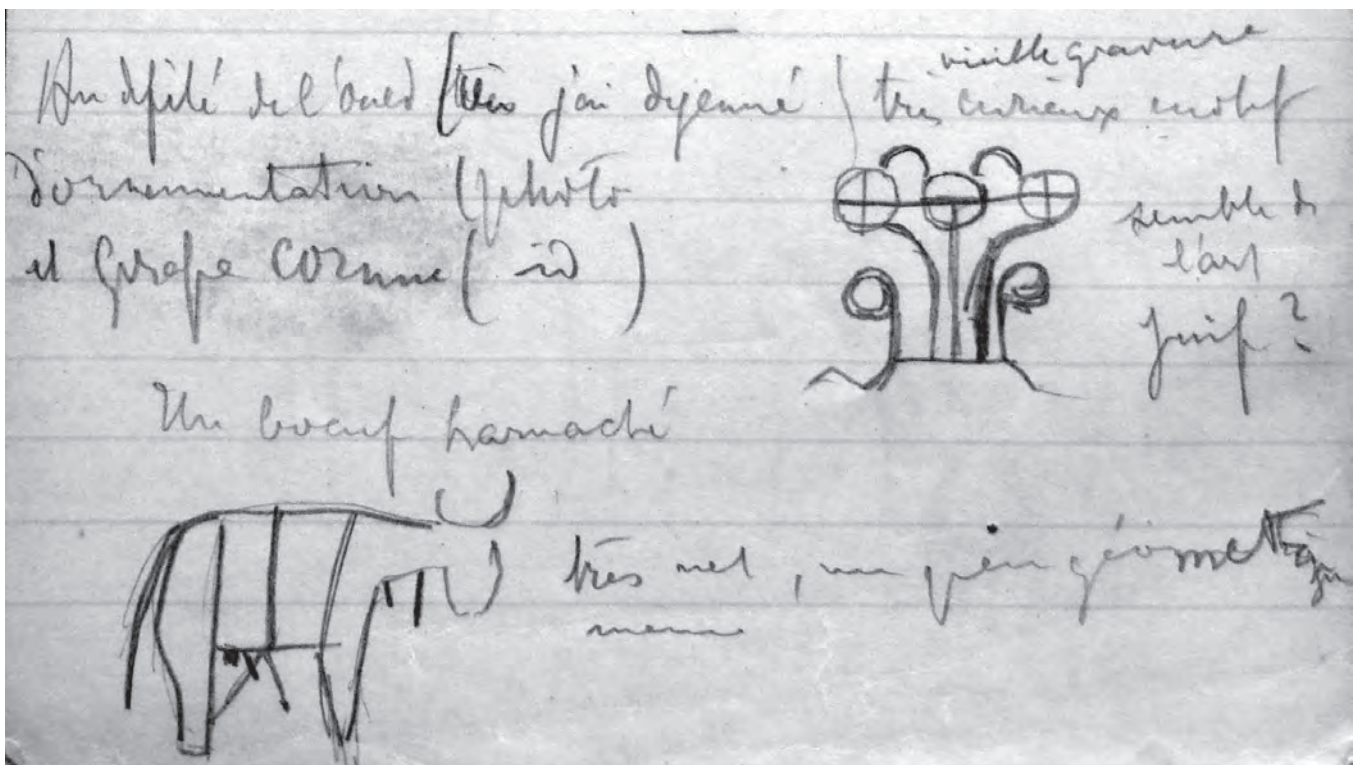




Fig. 27-29. Quelques-uns des monuments remarquables remarqués par Félix Dubois durant son périple.



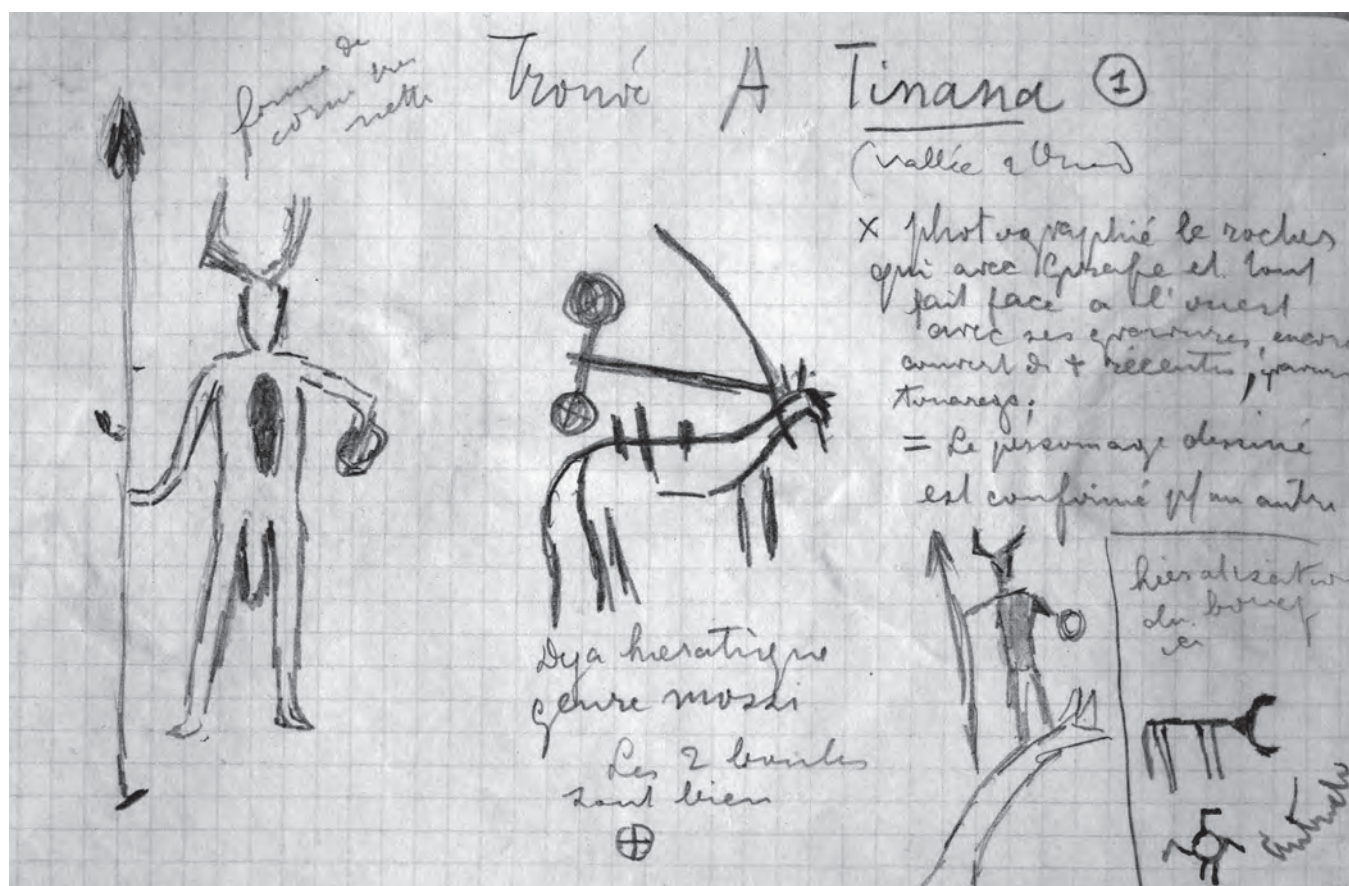


Fig. 30. Au centre de cette page figure le dessin à main levée d'un autre char non reconnu par Dubois et «trouvé à Tinana» (Feuille de carnet encartée dans C4).

Interprétations

Lors de son séjour à I-n-Belgen, Dubois conclut que les tombes et inscriptions devraient permettre de « reconstituer toute la vie des Rupestres » (C1 : 67), et fonde là-dessus de grands espoirs. Il tente donc de reconstituer le mode de vie des anciens occupants des lieux, mais cet essai ne peut guère aboutir, en l'absence de tout élément chronologique. D'où un avis comme celui-ci : « Pasteurs les Rupestres ne l'étaient pas: bœuf, mouton, âne, cheval, chameau ne sont pas autochtones en Afrique. Ce sont des apports d'envahisseurs. C'est donc à la chasse qu'ils s'adonnaient » (C1 : 90). N'ayant pu identifier d'habitat, il pense que ces gens devaient s'abriter dans des grottes ou cavernes maintenant disparues : « Les cavernes qu'habitaient ces Rupestres ont sans doute été emportées par des éboulements et écroulements que naturellement, dans un cycle de milliers d'années, elles ont dû leur favoriser par fissures et infiltrations » (C1 : 96). Il se prend alors à rêver d'un Lascaux ou d'une Grotte Chauvet saharienne avant la lettre : « Mais il s'en trouvera certainement quelques-unes, cavernes qui comme toujours ont échappé par miracle à la loi générale, et que l'on découvrira, intacte, comme au jour où elle fut abandonnée » (C1 : 96). Incidemment, on remarquera qu'en appelant *Rupestres* les anciens habitants du Sahara, il en fait implicitement des troglodytes.

Il n'en a pas moins l'intuition d'une attribution chronologique des images les plus anciennes, selon la faune représentée : d'une part « le cheval [...] ne figure guère seul : un homme le tient toujours ou est auprès de lui » ; et d'autre part « Le chameau peut vivre en tout climat, mais il lui faut pour sa nourriture certaines plantes que tous les climats n'ont pas, et d'autres lui sont mortelles. Le chameau n'apparut donc dans le Sahara que lorsque le climat soudanais eût disparu, c'est ce qui explique qu'aucun dessin rupestre ne le reproduise » (C3 : 9).

Il conçoit également une ingénieuse hypothèse à propos des tombes et nécropoles, avec une chronologie en trois phases liées à leurs emplacements préférentiels : « Les tombes : théorie : Premièrement en haut, milieu rochers, tombes sous roches [...] pluies diluviennes. Puis en bas pendant l'époque de transition entre l'âge de chasse au fur et à mesure que les vallées se creusaient. Troisièmement, [aux] derniers temps du Sahara habitable, plus haut à l'époque agricole, quand les vallées furent mises en culture et que pas mal d'emplacements du bas [étaient] occupés par vivants et morts (Tit et sa vallée) » (C3 : 76).

Un autre jour, il pense toujours qu'il y a pu y avoir « Trois périodes au Sahara », mais il les caractérise cette fois de la façon suivante : « 1° Période tropicale avec saison des pluies ; 2° Période de culture au Nord. L'agriculture



Fig. 31, 32. Monuments lithiques de la vallée de Talaq (+II... «argile»), région de Kidal, photographiés par Dubois: vue panoramique, et cliché plus rapproché.



Fig. 33. Plan de situation des monuments visibles sur les deux figures précédentes (encart dans le carnet 4).

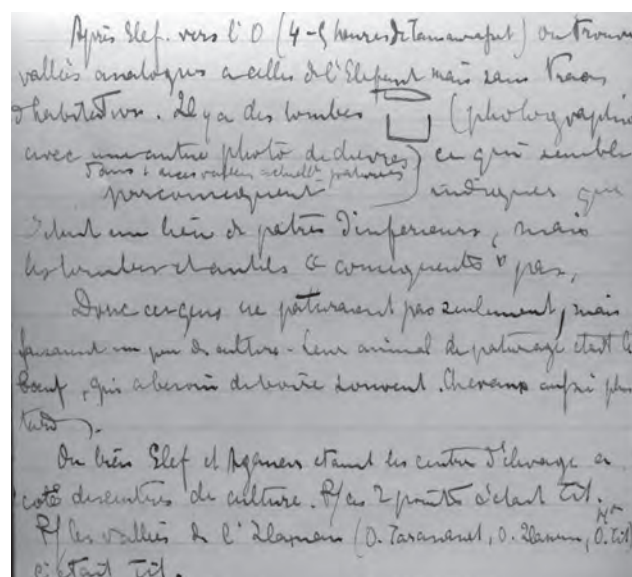
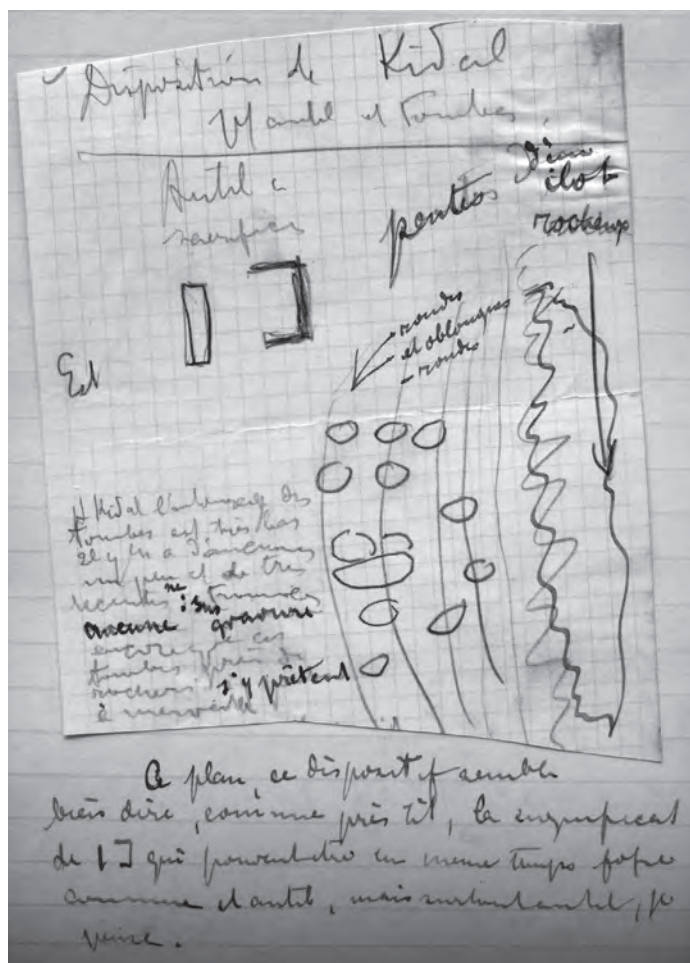
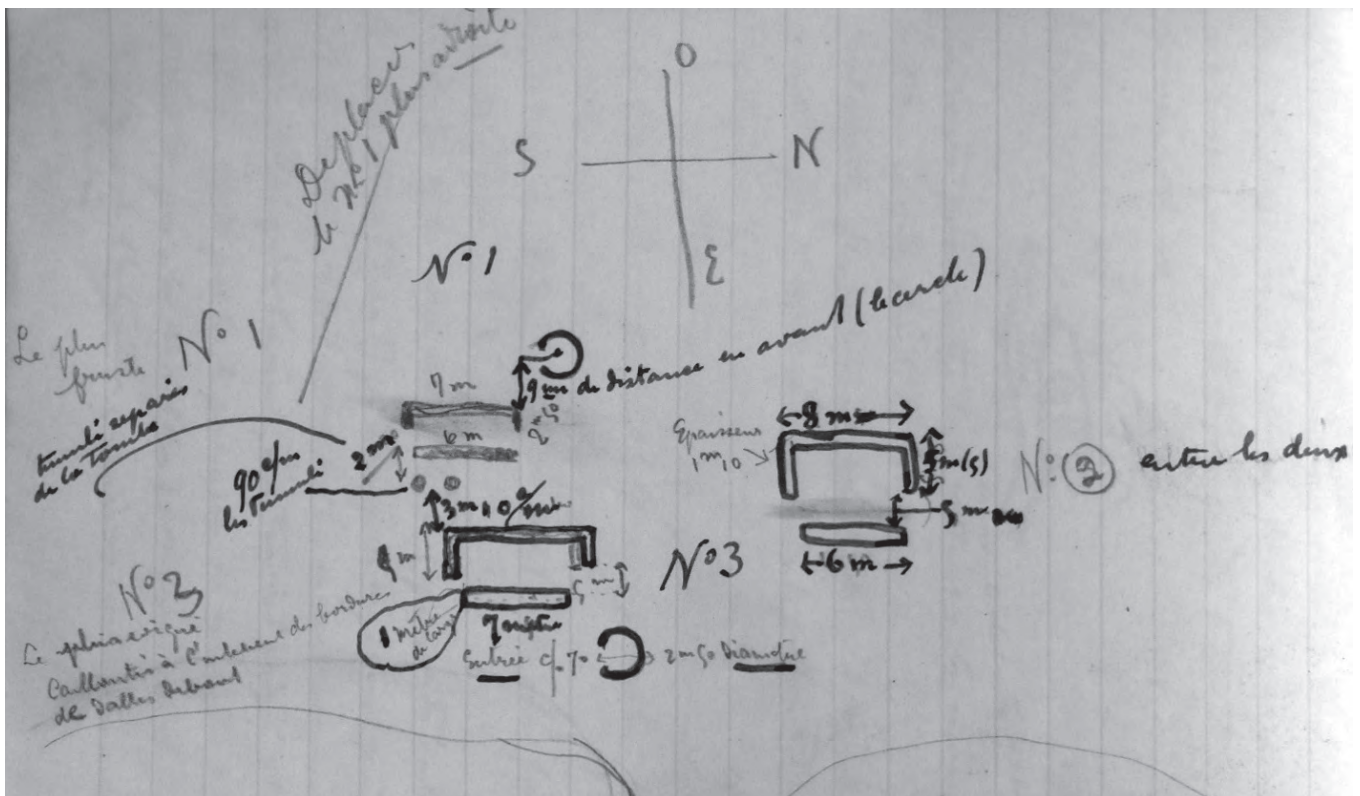
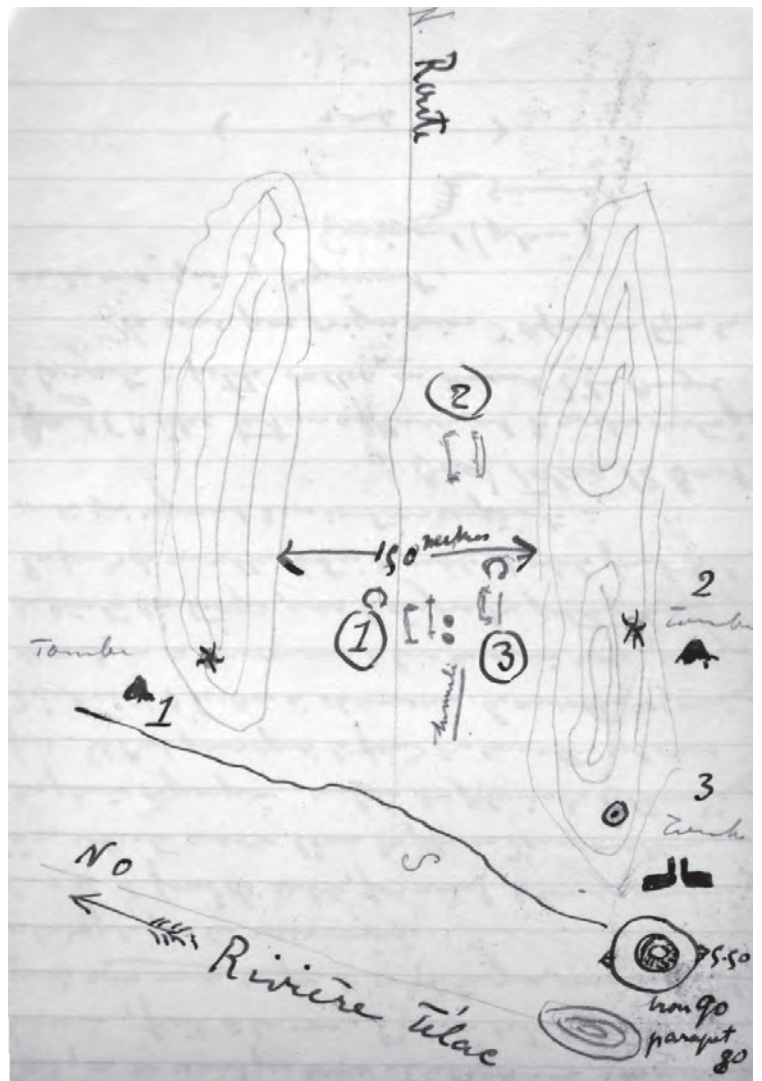


Fig. 34. Dubois avait déjà repéré d'autres monuments du même type que ceux de Kidal, écrivant: «Après Ehelaphant vers l'Ouest (4-5 heures de Tamarrasset) on trouve [des] vallées analogues à celles de l'Elephant, mais sans traces d'habitations. Il y a des tombes...» (C4: 68). Le petit schéma qui suit le mot «tombes» indique clairement leur type.

Fig. 34, 35. Plans de situation des monuments précédents. Dubois les accompagne des commentaires suivants : « Vallée du Télac : la rivière vient du Sud, coude vers le nord, léger. Les deux collines forment, si je ne m'abuse, une sorte de presqu'île tenant à un groupe rocheux. La route passe entre les deux collines, minuscules chaînes de rochers. Les monuments sont sur la rive droite toujours. Tombes rondes sur les rochers. En bas, strictement orientées vers les 4 points cardinaux, les lieux de prêtres et de sacrifice. Jolis gros éthels dans la rivière qui dut perséverer longtemps à couler, mais dont le lit est aujourd'hui très surélevé aussi. Pas d'inscriptions. Coïncidence des 3 tombes et des 3 autels. Du plus fruste au plus soigné, 1, 2, 3. La tombe sur la vallée doit dater de l'époque du tombeau de la Chrétienne (Juba) qu'il rappelle vaguement, même à demi-écroulé. Il doit correspondre au cercle comme époque, ainsi qu'à l'enceinte, d'un travail plus soigné, plus raffiné. Tandis que les 2 premiers ne sont que des pierres rangées, le travail du 3 comprend un alignement de plaques et l'intérieur garni en cailloutis : allée de jardin » (C3 : 32).



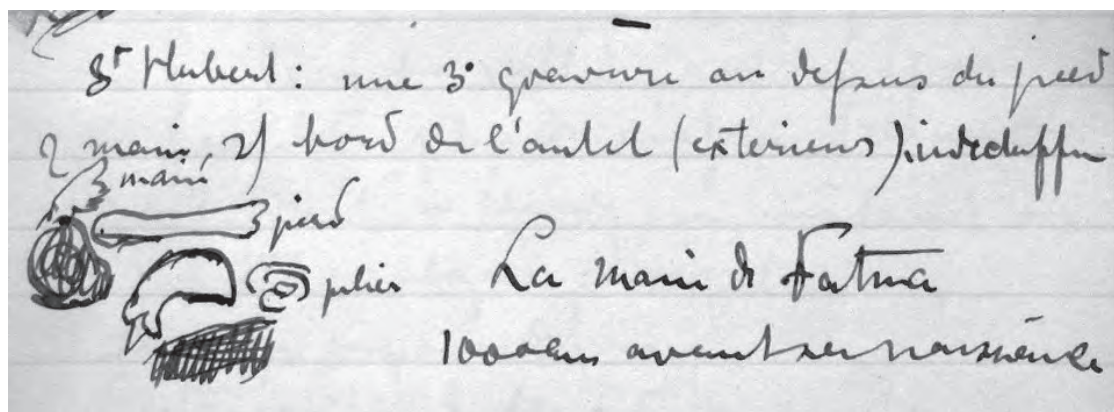


Fig. 37. Commentaire de Dubois sur les gravures de mains et de pieds qu'il a découvertes autour de Tit (C3: 67).

avec pluies régulières pour agriculteurs en été et en hiver; 3° Période de pâturage, élevage, pluies intermittentes, petite culture par captation des sources et irrigation » (C3: 81). Il mixte cette idée avec celle d'un apport égyptien, en distinguant « trois époques: 1° Tropicale: chasse grosses bêtes et autres; 2° Transitoire: petite chasse et culture, refuge sur les hauteurs, vers l'eau; 3° Saharienne: pastorale. » Il ajoute à cela que, selon lui, « une évolution avait dû se faire entre 1° et 2° [époque]: l'Égypte parvenue à la période agricole depuis des milliers d'années fut l'initiatrice et l'éducatrice » (RV: 38).

Plus tard, il préférera un phasage en quatre périodes : « Je trouve 4 époques de civilisations successives visibles : 1° Grande plaine, 2° Vallée en bas (In Belrem) ; 3° Haute vallée (Tit) ; 4° Touaregs » (C4 : 36). Il cherche à asseoir ces théories sur des observations, mais celles-ci encore trop peu nombreuses à son époque, et cela le conduit à établir des généralisations indues : « Il semble qu'au temps des Libyens, la rivière coulait encore, car leurs gravures sont assez haute au défilé. Celles des Touaregs sont plus basses. Enfin, les vieilles sont toujours en haut » (C4 : 56). Et, ajoutait-il, « il y a 2 ou 3000 ans » la roche de Tit « avec sa gravure alors à vif devait évidemment frapper l'arrivant » (C4 : 57).

S'agissant des gravures de pieds ou de sandales qu'il a pu observer dans la région de Tit, il évoque, *cum grano salis*, « le pied de St Hubert », alors que, le 16 septembre, deux mains gravées dans la même zone lui inspirent cette remarque : « La main de Fatma 1000 ans avant sa naissance » (Fig. 37).

Mais quel que soit le schéma chronologique ayant sa préférence, la dominante reste l'assèchement dramatique, qu'il évoque régulièrement: « On trouve des points, [des] vallons qui furent cultivés; on le voit par [les] traveaux d'eau, puits, foggaras, séguías qui remontent la vallée; on s'était installé en bas. On trouva de l'eau et elle se mit à fuir. On

la poursuivait, ainsi qu'on voit. C'est très suggestif. C'est ainsi que se construisirent peu à peu les foggaras qui étonnent et déroutent aux oasis — de 12 à 15 kilomètres de long, des travaux de géant. C'est une curieuse preuve à l'appui de l'évolution lente et non brusque (conséquence éolienne) de l'évolution climatique au Sahara » (C3 : 83 bis). Traversant la « grande plaine déserte » située « entre In Sizi et Timissao », sans eau ni pâturage, il s'étonne d'y voir une « grande quantité de haches et autres instruments en silex » et en conclut que « c'est intéressant pour prouver les pluies régulières [...] pas seulement les pluies des montagnes, mais des pluies régulières et normales » (C3 : 85).

Souvent, il ne sait trop que penser de ce qu'il découvre. Ainsi les décors des robes de deux bovinés gravés (Fig. 38) lui donnent l'occasion de se demander: « bœufs harnachés ou signes de la cabale ? ou pris dans piège? » (C3 : 72).

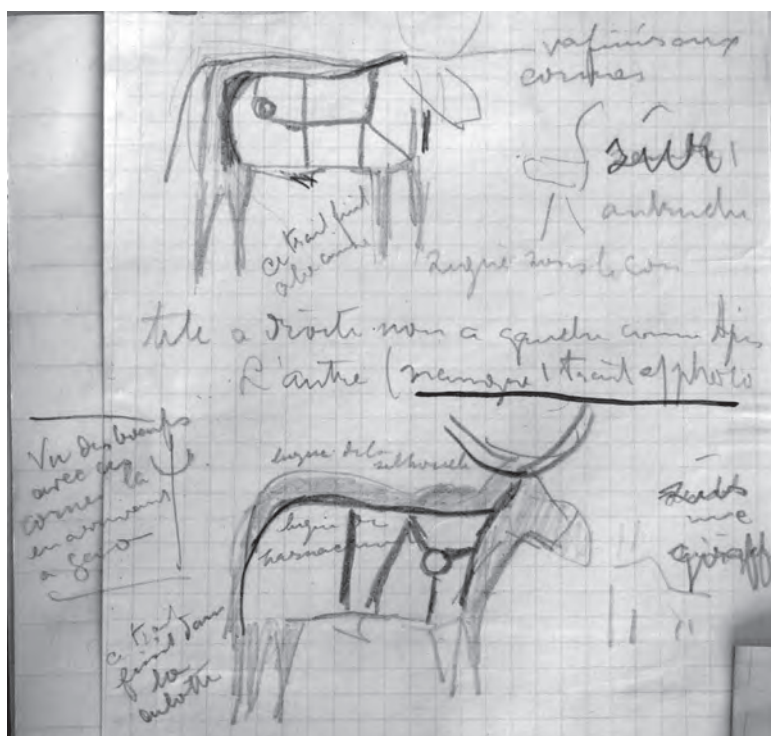


Fig. 38. Face à ces
bovinés, Dubois
se demandait s'ils
étaient harnachés
ou pris dans un
piège (C3: 71 V°).

La religion des anciens habitants appelle de sa part de fréquentes remarques. Pour lui, les abris ornés ne peuvent être que des « autels de type primitif », et les tombes sont aussi des « lieux de sacrifices ». Il se livre donc à des réflexions bien dans l'esprit de l'histoire des religions telle qu'elle était souvent envisagée à son époque : « Ces autels escarpés viennent de ce que les premiers hommes, avec les eaux effroyables, s'enterrent sous roche. Puis comme le culte des ancêtres était la seule religion, ce culte forcément prit l'habitude d'être célébré dans des endroits abrités cachés, comme les tombes. Les libations et sacrifices se faisaient sur le rocher qui celait le corps de l'ancêtre. C'est pourquoi le rocher devint autel. C'est pourquoi la pierre levée (figure) signifie autel des ancêtres et non pierre de sacrifices qui est tout autre chose : c'est une pierre où s'accomplissait l'acte matériel » (C3 : 70).

Toujours dans l'esprit de l'époque, il ne peut éviter de mentionner des « totems » : « Autour de Aguéna [Aganar], comme dans la vallée de Tit, l'autruche apparaît beaucoup ainsi que les girafes. Il semble que ce soient les totems de la contrée » (C3 : 72).

Pour l'étude des peintures et gravures, il se constitue un vocabulaire personnel, selon lequel les abris-sous-roche sont des « autels », les orants sont des « *laudate dominum* », et presque tout bloc placé devant les parois ornées devient une « pierre à libations ». C'est ainsi qu'à Tit il décrit une « grotte des Éléphants, [avec] pierre formant voûte [et] pierre à libations devant l'un des éléphants très bas ». Et d'ajouter : « les deux *laudate dominum* tiennent un disque dans lequel il y a un triangle » (Fig. 42).



À quatre heures de marche plein ouest de Tamanghasset (« soit 15 km à peu près », ajoute-t-il) il signale un lieu-dit dont il transcrit le nom sous la forme « Ihéléfant » et qu'il décrit comme un « îlot rocheux dans l'Oued du même nom qui se jette dans l'oued Tahart » (Fig. 41). Il photographie des gravures d'éléphants (sur la « paroi au levant », un rhinocéros et un « tigre au couchant », mais sur pierres horizontales. Ce lieu ne peut guère être autre chose que celui que les cartes actuelles mentionnent comme Ihêlfen (pluriel de Ehêlef), à exactement seize kilomètres à l'ouest de Tamanghasset. Dubois y fait quelques observations stylistiques (pré-

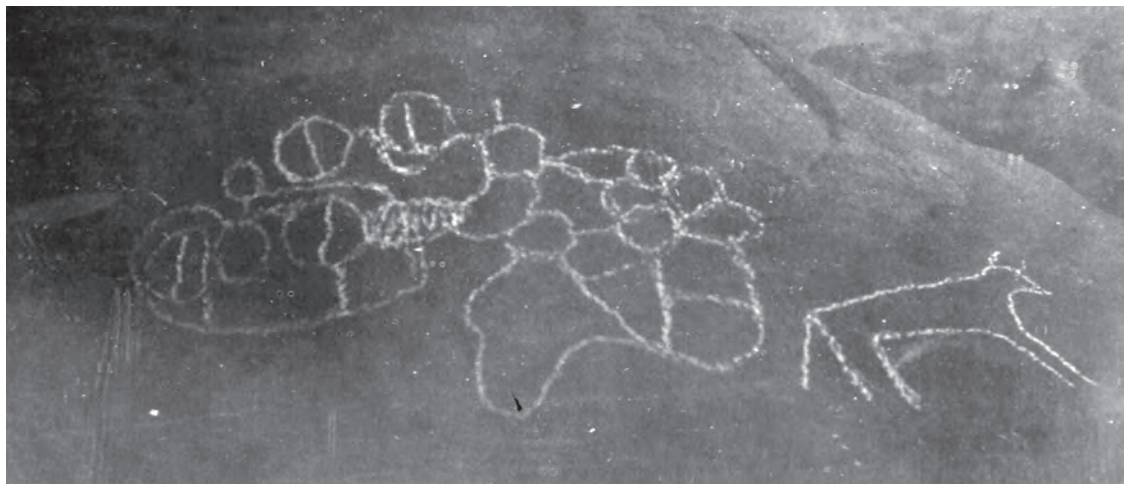
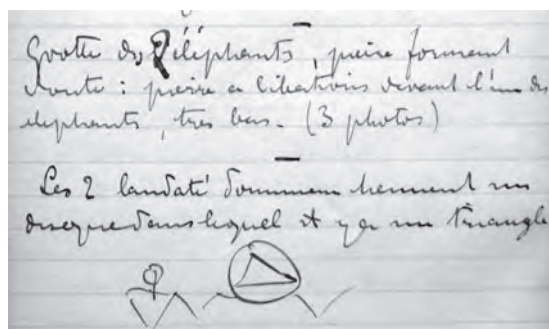


Fig. 39-40. Deux exemples de gravures des environs de Tit que Dubois rattachait à une hypothétique tradition juive, simplement à cause de la présence de cercles.



Fig. 41. Page consacrée au site d'Éhelef, dans le premier carnet de photographie de Dubois.

figurant la distinction entre le style Bubalin naturaliste et le style de Tazina) selon lesquelles les pieds des pachydermes ressemblent bien à des pieds d'éléphants et non plus à des « pointes d'épingles », tandis que l'ensemble est dessiné en « lignes creuses », en « véritable gravure à rainure, comme à In Belrem » (C4 : 44).



Il en conclut — fort justement — que ces gravures sont plus anciennes que celles qui sont obtenues par simple « grattage » et qui présentent des pattes d'animaux pointues. Il copie au même endroit quelques gravures, en particulier « trois oiseaux se rapetissant » (C4 : 44).

Fasciné par ce qu'il avait vu, la tête pleine d'images nouvelles et de civilisations anciennes, Félix Dubois avait dans l'idée d'organiser une mission entièrement consacrée à l'étude de ses chers « Rupestres ». Pour ce faire, il avait jeté sur un de ses carnets ces quelques notes en guise d'avant-projet :

« Topographie en même temps que ethnographie [...] Étudier aussi la région des Rupestres la décrire en entier: tirer des conclusions de la topographie, orographie, etc., plus complètes que je n'ai pu le faire. C'est ennuyeux et compliquant mais faut un cheval plus des chameaux à soi. De grands réservoirs 75 litres chaque, cause eau purgative: question de l'eau. Graines potagères; radis, salades, épinards pour un peu de vert; avant d'aller au Mouydir, étudier les rochers de Laculef quoique connus: rupestre sédentaires: limités les études de la mission à cette région du Mouydir strictement et au cimetière particulièrement. C'est le tort des missions de ne pas être retenues dans un cadre étroit. C'est ainsi que les questions n'avancent pas, parce qu'on ne les étudie pas à fond. » (C1 : 87).

Fig. 42. Commentaires de Dubois sur le site d'Éhelef (C4 : 38).

Parmi les tâches qu'il rêvait d'assigner à cette mission, Dubois suggérait de rapporter « un exemplaire de tous les types de rupes-
tres, et on créerait à Alger un musée unique
au monde » — le tout avec « de belles photos
nécessaires, agrandissements, pour permet-
tre de se rendre compte » (C3 : 17). Pour ce
faire, il pensait même engager un « jeune ne
craignant pas la solitude avec le travail et les
peines fatigues et endurance. »

Mais jamais il ne retourna au Sahara.

Remerciements

Je remercie vivement les Archives Départementales
des Deux-Sèvres, particulièrement en la personne de
M^{lle} Pipon, directrice, de m'avoir autorisé à étudier et
photographier le fonds Dubois. M. Landreau ne m'a pas
ménagé son aide, et a retrouvé, parmi des documents
non classés, la photo du char de Tit. Jean-Louis Bernezat
et Malika Hachid m'ont fait partager leur expérience
d'un terrain qui m'est étranger, m'évitant sans aucun
doute de commettre diverses erreurs — mais celles qui
subsisteraient encore seraient évidemment de mon fait.
À tous, qu'il me soit permis de dire ici ma gratitude.

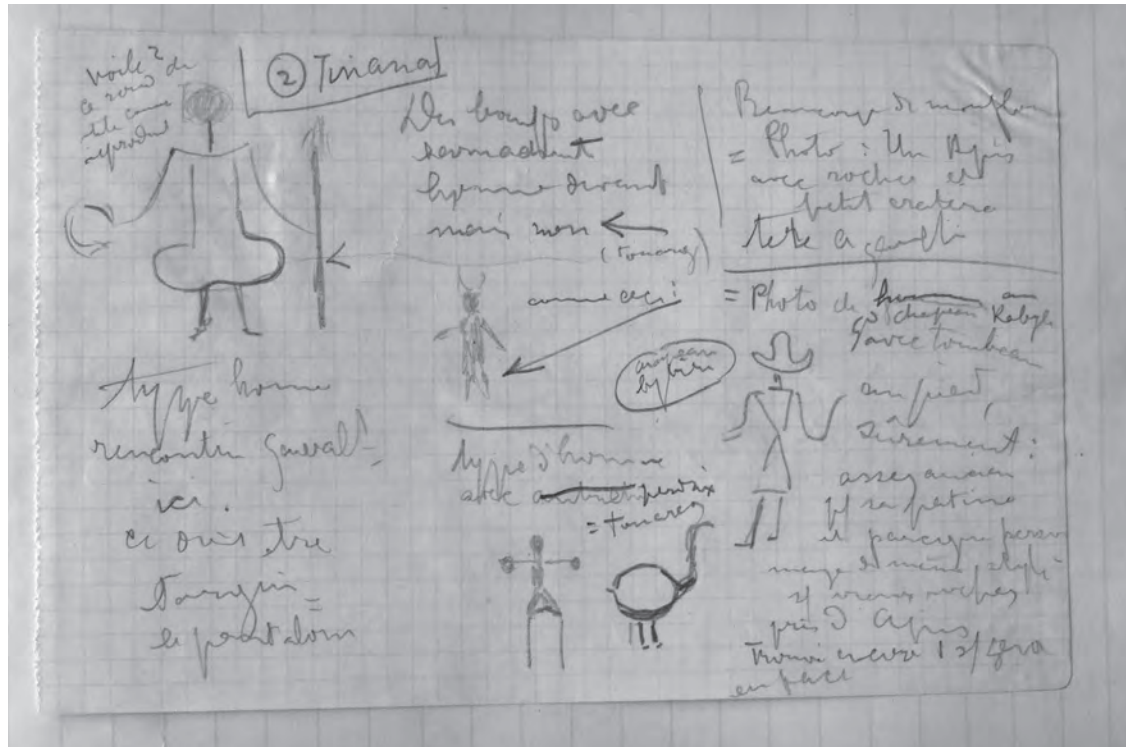
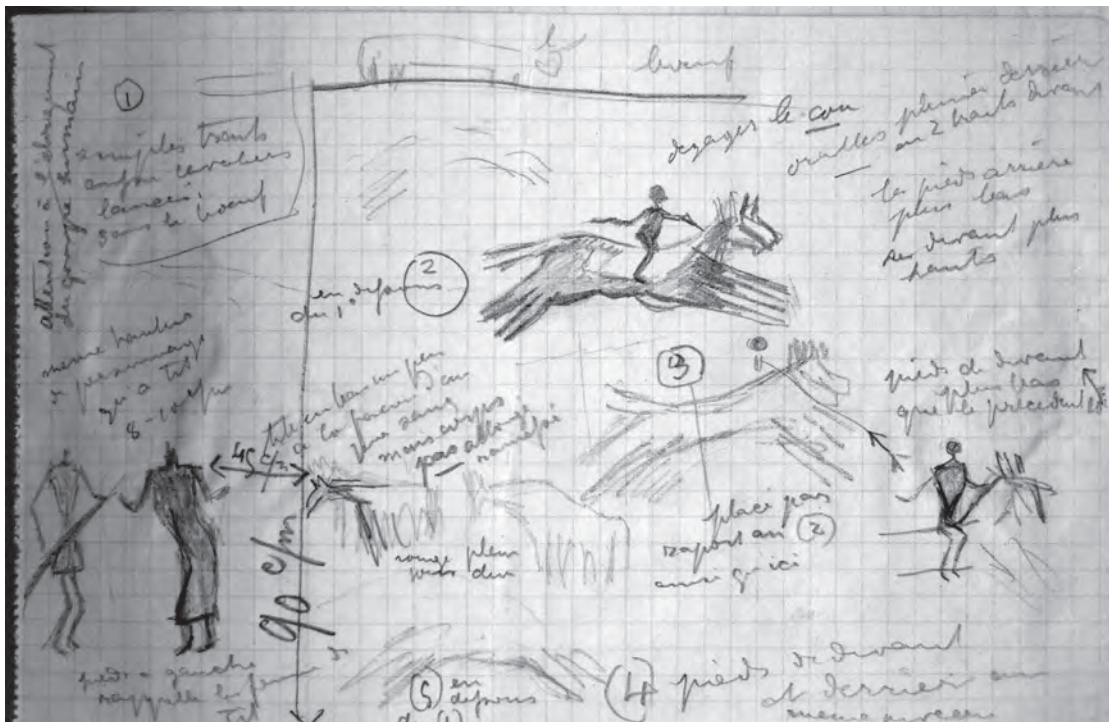


Fig. 43 et 44.
Deux pages du
troisième carnet
de Félix Dubois.



Références

- BARTH, Heinrich (1857). *Reisen und Entdeckungen in Nord-und Central-Africa in den Jahren 1849 bis 1855*. Gotha: J. Perthes, 4 vol.
- FOUCAULD, Charles de 1940. *Dictionnaire abrégé Touareg-Français de noms propres (dialecte de l'Ahaggar)*. Ouvrage publié par André Basset, professeur à la faculté des lettres d'Alger. Paris: Larose éditeurs, 362 p., 2 cartes.
- GRAZIOSI, Paolo 1934. «Recherches préhistoriques au Fezzan et dans la Tripolitaine du nord.» *L'Anthropologie* 42(1-2): 33-43.
- LHOTE, Henri 1993. «Découverte du premier char rupestre au Sahara et chars inédits ou nouvellement recensés.» *Dossiers et recherches sur l'Afrique* 1: 41-44.
- SAINT-MARTIN, Yves J. 1984. «Félix Dubois, 1862-1945.» *Hommes et destins* (Académie des Sciences d'outre-mer) 5: 179-184.
- 1994. «Dès 1890 un journaliste explore l'Afrique.» *Historia* 575: 30-36.
- 1999. *Félix Dubois, 1862-1945. Grand reporter et explorateur, de Panama à Tamanrasset*. Paris: L'Harmattan, 299 p.
- REGELSPERGER, G. 1911. «Traversée du Sahara par Félix Dubois.» *La Quinzaine coloniale*, p. 125-126.
- TERRIER, Auguste 1907. «La Mission Félix Dubois.» *Bulletin du Comité de l'Afrique française*, p. 425-426.

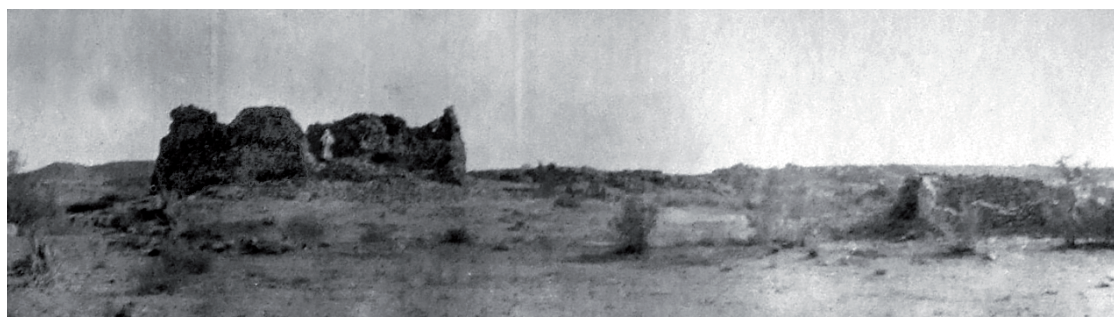


Fig. 45 et 46. La Tighremt de Tit lors du passage de Félix Dubois en 1907.

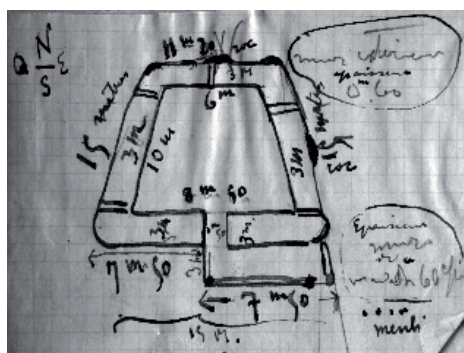


Fig. 47. Plan de la Tighremt de Tit dressé par Félix Dubois en 1907.

Fig. 48. État actuel du même édifice (Photo aimablement communiquée par Malika Hachid).

